This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 1156

TAMARA

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDE
le 30 septembre 1869.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

TAMA

COMÉDIE EN QUATRE A

PAR

M. MARIO UCH

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, É
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD D
A LA LIBRAIRIE NOUVI

1869

Droits de reproduction, de traduction et de repré

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

PERSONNAGES

GUILLAUME DE CHANDOR. . . .	40 ans.	MM.	DESRIEUX.
LE COMTE MICHEL WOYNOFF. .	25 »		DELESSART.
FRANTZ WEBER.	25 »		SAINT-GERMAIN
TAMARA	19 »	Mlle	SOPHIE DELNOR
LA PRINCESSE GORLIZIN, sa tante	60 »	Mme	ALEXIS.
JACQUELINE DE CHANDOR, sœur de Guillaume	18 »	Mlle	CELLIER.
Mlle RENAUD, lectrice de la princesse.	28 »	Mme	BERTON.
DOMINIQUE, valet de chambre de la princesse.	50 »	M.	FAUVRE.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

MM. les directeurs de province qui désireraient monter cette pièce en trois actes sont priés de s'adresser à l'auteur, qui leur enverrait la version nécessaire à ce changement.

TAMARA

ACTE PREMIER

Un salon dans une villa, au bord du lac de Genève. Style d'une somptuosité un peu bizarre. Très-riche ameublement; objets d'art. Dans des vases posés sur des consoles, grande profusion de fleurs. A droite, une vaste cheminée sculptée. Du même côté, une table sur laquelle une lampe est allumée et dont le globe, couvert d'un abat-jour, tamise une lumière douce. A gauche, un divan sur le devant de la scène. Au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE RENAUD.

Au lever du rideau, on entend des roulements de tonnerre lointains, la fin d'un orage.

LA PRINCESSE, assise dans un fauteuil près de la table.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! Renaud!... voilà que ça recommence!

MADEMOISELLE RENAUD, élevant la voix.

L'orage a passé, madame; le tonnerre gronde maintenant loin, loin, vers le bout du lac.

LA PRINCESSE, comprenant au geste.

Bien vrai, il est parti?

MADEMOISELLE RENAUD.

On entend à peine l'écho de l'autre côté de Genève.

LA PRINCESSE, se débouchant les oreilles.

Alors, bon voyage! on ne peut rien entendre de plus assourdissant que ces tonnerres suisses.

MADEMOISELLE RENAUD.

C'est la répercussion des montagnes.

On entend encore un roulement affaibli.

LA PRINCESSE, se rebouchant les oreilles.

Ah! il revient, ma chère?... appelez, appelez les gens!

MADEMOISELLE RENAUD.

Mais non, madame, mais non! vos gens n'y feraient rien.

LA PRINCESSE.

Dites un peu voir alors quelques prières pour nous deux... Vous riez... (Elle écarte ses doigts.) Mais j'entends encore...

MADEMOISELLE RENAUD, près de la fenêtre.

C'est la pluie qui tombe à torrents.

LA PRINCESSE, se levant.

Parfait, le déluge, à présent... un déluge suisse!... Ah! mon Dieu!... Et ma pauvre nièce que nous avons oubliée... toute seule dans son appartement!

MADEMOISELLE RENAUD *.

Oh! mademoiselle Tamara est brave... (Riant.) Et puis d'ailleurs elle aura appelé les gens...

LA PRINCESSE.

Méchante, vous vous moquez.

MADEMOISELLE RENAUD, protestant.

Oh! madame la princesse!

LA PRINCESSE.

Bah!... Je vous revaudrai ça... j'ai bon bec... (Flairant dans l'air.) Est-ce que vous ne sentez pas des odeurs de soufre?

MADEMOISELLE RENAUD.

Je ne sens que l'odeur des myrtes qui sont sous la fenêtre.

LA PRINCESSE, s'asseyant sur le divan.

Ah! (Un silence.) Eh bien, à présent que nous n'avons

* La Princesse, Mlle Renaud.

plus peur, qu'est-ce que nous allons faire pour nous désennuyer?

MADEMOISELLE RENAUD.

Voulez-vous, madame, que je vous fasse une lecture?

LA PRINCESSE.

Non, non; je suis trop éveillée. — Tiens, cet orage me rappelle que c'est justement à Genève que mon mari m'a fait sa première tempête de jalousie.

MADEMOISELLE RENAUD, s'asseyant.

Ah! le général était jaloux?

LA PRINCESSE.

Ah! ma chère!... jaloux comme un amant! Moi, j'avais dix-huit ans, on venait de me marier, et c'était la première fois que je quittais Pétersbourg. Le général avait emmené avec nous le jeune major Constantin. — Ah! Renaud; un aide de camp qui savait dire je vous adore... avec une voix!...

MADEMOISELLE RENAUD, l'interrompant en riant.

Madame!... madame!...

LA PRINCESSE.

Pardon!... J'oublie toujours que vous êtes demoiselle, et que je vous scandalise... Eh bien! vrai, Renaud, cette fois-là, le général avait tort... j'étais si jeune!.. (Elle soupire.) Pauvre Constantin!... Vous riez, moqueuse?

MADEMOISELLE RENAUD.

C'est que je me disais à part moi : Pauvre général!

LA PRINCESSE.

Voyez-vous la fine langue... malgré sa pruderie! Vous mériteriez...

MADEMOISELLE RENAUD, avec malice.

Voulez-vous une cigarette, madame?

LA PRINCESSE.

Oui, rompez les chiens!... Non, je ne veux pas de cigarette, belle impertinente! (Se levant. Avec un soupir.) Ah! Renaud, si j'étais à votre place!... C'est moi qui ne serais pas demoiselle à votre âge.

MADEMOISELLE RENAUD *.

Si vous étiez à ma place, madame, vous ne seriez pas princesse.

LA PRINCESSE.

Bah! je le deviendrais peut-être... avec de la beauté. Témoin mon amie la comtesse Brownoff qui, avant son mariage, était danseuse à l'Opéra... Est-ce drôle qu'elle se soit jetée tout de suite dans la dévotion... à trente ans... là... sans réfléchir... et avec des jambes superbes!... Enfin! — Eh bien, elle tombe toujours cette pluie?... c'est monotone... un clapotement bête.

MADEMOISELLE RENAUD.

Vous regrettez le tonnerre?

LA PRINCESSE, vivement.

Non, non!...

MADEMOISELLE RENAUD.

Voulez-vous que j'envoie prier mademoiselle Tamara de vous faire compagnie?

LA PRINCESSE, reprenant son fauteuil près de la table.

Non. Ne la dérangeons pas dans sa mélancolie, la pauvre enfant, cela l'occupe au moins.

MADEMOISELLE RENAUD.

Ah! madame, en venez-vous à envier des chagrins?

LA PRINCESSE.

Eh!... des chagrins d'amour!.. n'en a pas qui veut, ma chère!... C'est tout ce qu'il y a de plus exquis en fait de malheur.

MADEMOISELLE RENAUD **.

Grand merci, madame.

LA PRINCESSE.

D'abord, il faut avoir dix-neuf ans, comme Tamara, pour savourer ces délicieux désespoirs.

* Mlle Renaud, la princesse.

** La princesse, Mlle Renaud.

MADEMOISELLE RENAUD.

Il me semble qu'il suffit d'aimer et que l'âge n'y fait rien.

LA PRINCESSE.

Mais si, Renaud, l'âge y fait tout. C'est une affaire d'expérience. Au second amant que l'on pleure, on sait toujours qu'on trouvera des consolations au troisième.

MADEMOISELLE RENAUD, toussant fortement.

Hum! hum!

LA PRINCESSE, avec flegme.

Vous êtes enrhumée?... Bon, bon, je m'arrête! — Tant il y a que notre infortunée Tamara est bien dolente.

MADEMOISELLE RENAUD, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Mais, madame, on le serait à moins... Presque à la veille d'un mariage, découvrir tout à coup que son fiancé...

LA PRINCESSE.

Est un peu mauvais sujet... le grand crime!.. Mais, entre nous, ma chère, convenez que ce fou de Michel est bien le plus élégant vaurien qu'on puisse voir.

MADEMOISELLE RENAUD.

Oh! d'accord, madame. Avoir cinq ou six maîtresses au moment de se marier...

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai, Renaud!... Il ne m'en a confessé que deux.

MADEMOISELLE RENAUD.

Oh! le bon mari que cela promet!

LA PRINCESSE.

Bah! Tamara est romanesque!.. Quand on a pour fiancé un colonel de cosaques, qui est charmant, spirituel, chevaleresque... qui donne le ton à la cour!.. qui a vingt-quatre ans!... il faut bien lui passer quelques folies de jeunesse.

MADEMOISELLE RENAUD.

Et si elle ne veut plus le revoir?

LA PRINCESSE.

Ah! une brouille d'amoureux!... Elle a voulu le fuir, et tandis qu'il la regrette à Pétersbourg, elle rêve de lui à Genève. Il va nous arriver un de ces matins... Tiens! je veux essayer une réussite pour savoir si ce sera bientôt... Où sont mes cartes?...

MADEMOISELLE RENAUD, lui présentant une boîte.

Les voici.

LA PRINCESSE.

Merci... voyons... Je vais faire le congrès. (Rangeant ses cartes.) Vous êtes un esprit fort, vous, vous ne croyez pas à ça?

MADEMOISELLE RENAUD, prenant un livre.

Au congrès?... Pas beaucoup, madame.

LA PRINCESSE.

A quoi donc croyez-vous alors, âme sans illusions?.. Qu'est-ce que ce livre que vous prenez là?

MADEMOISELLE RENAUD.

Le dernier roman de Guillaume de Chandor.

LA PRINCESSE.

Ah! notre invisible voisin du château de l'Ombrée... Est-ce bizarre qu'un homme si célèbre vienne s'enterrer ainsi au milieu des montagnes!

MADEMOISELLE RENAUD.

Il travaille sans doute dans cette solitude.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison pour vivre comme un sauvage... On se laisse voir.

MADEMOISELLE RENAUD.

Ah! je vous y prends, madame; vous devenez curieuse comme votre nièce, à qui vous reprochez d'être enthousiaste de ses œuvres.

LA PRINCESSE.

Ça se gagne!... Voilà une semaine que Tamara nous fait promener dans l'espoir de rencontrer ce monsieur qui ne sort pas de son donjon. Je me pique au jeu... seulement, je ne m'en monte pas l'imagination... Un poëte! pardié, on sait bien ce que c'est!.. Quoique ça soit souvent

très-fantasque. — Cela me rappelle le comte Marchoff qui faisait de si jolis vers... Figurez-vous qu'un jour, à ma campagne, près de Moscou, nous étions seuls... Le général était au Caucuse... et il avait dans les yeux une exaltation... pas le général... le comte Marchoff... il me disait...

MADEMOISELLE RENAUD, toussant.

Hem! hem!...

LA PRINCESSE, tranquillement.

Ah! bien, bien!... Encore votre rhume... De grâce, Renaud, mariez-vous donc une fois, que je puisse vous conter mes histoires.

MADEMOISELLE RENAUD.

Oui, madame, j'y songerai.

LA PRINCESSE.

Allons, décidément, ma *patience* ne va pas!... Si je trichais un peu pour me la faire réussir?

MADEMOISELLE RENAUD, riant.

Alors, madame, comment pourriez-vous y avoir confiance?

LA PRINCESSE.

Eh! ma chère, on n'aurait pas souvent de bonheur dans la vie, si on ne trichait pas un peu pour s'abuser!.. (Regardant ses cartes.) C'est qu'il n'y a pas à dire... cela ne va pas du tout!... Ah! si je n'avais seulement que trente ans... ou même quarante... C'est moi qui n'aurais pas de chagrins d'amour... et qui ne m'amuserais pas à faire des patiences!... Ah! voici Dominique!

SCÈNE II

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE entre brusquement, l'air effaré.

Ah! Madame!

LA PRINCESSE.

Hé!.. Quelle mine d'événement!

Vet. Fr. III B. 115

E PREMIER

ISELLE RENAUD.

lrait rassembler les gens, appel

rtière du fond s'entr'ouvre, et l'on voit ap
et Frantz; ils sont en costume de chasse
iennent leur fusil à la main.

, les apercevant, jette un cri.

CÈNE III

Mlle RENAUD, DOMINIQU
E et FRANTZ, sur le seuil.

ne avec le plus grand calme et regarde Fr
e faisant un abat-jour de sa main.

voleurs?.. Ah! bien oui... c'est

E, saluant la Princesse en riant.

il ne nous manque que des rose
nous allons être positivement no
s accorder un abri.

UE, à mi-voix à la Princesse.

RINCESSE, de même.

traire... il faut les ménager! (

FRANTZ.

s à peine présentables. Nous

LA PRINCESSE.

faut vous reposer.

LLAUME, s'avançant.

e, je ne sais comment excuser
lla était inhabitée depuis deux

princesse, Dominique, Mlle Renaud.

DOMINIQUE.

Madame !... Des voleurs !...

MADEMOISELLE RENAUD, se levant.

Des voleurs !

DOMINIQUE.

Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE RENAUD.

Ah ! mon Dieu.

LA PRINCESSE, sans se déranger de sa réussite.

Eh bien ! où sont-ils, ces voleurs, Dominique ?

DOMINIQUE, avec un effroi croissant *.

Ils sont ici !

LA PRINCESSE.

Comment sont-ils venus ?.. Qui leur a parlé ?..

DOMINIQUE, tremblant.

Voilà, madame : Tout à l'heure, le petit Tony était à l'office, quand il aperçoit de la lumière dans le pavillon du parc... il y court... il entr'ouvre la porte et voit des hommes armés... ils avaient une lanterne...

LA PRINCESSE, fort calme.

Une lanterne !...

DOMINIQUE.

Tony s'est sauvé !... ils l'ont poursuivi... Nous venons de les voir entrer dans la villa...

LA PRINCESSE, se retournant vers lui avec un sourire.

Sont-ils jeunes ?

DOMINIQUE.

Madame, ils sont affreux !.. Armés jusqu'aux dents !

LA PRINCESSE.

Armés jusqu'aux dents... Eh bien, faites-les manger à l'office... Vous me les amènerez en apportant le thé...

MADEMOISELLE RENAUD.

Y songez-vous ?

LA PRINCESSE.

Renaud, il me semble que je suis toute fagottée dans cette robe ?

* Dominique, la princesse, Mlle Renaud.

MADEMOISELLE RENAUD.

Mais, madame, il faudrait rassembler les gens, appeler du secours au village...

A ce moment, la portière du fond s'entr'ouvre, et l'on voit apparaître Guillaume et Frantz; ils sont en costume de chasse un peu rustique et tiennent leur fusil à la main.

DOMINIQUE, les apercevant, jette un cri.

Ah ! les voici !

SCÈNE III

LA PRINCESSE, Mlle RENAUD, DOMINIQUE, GUILLAUME et FRANTZ, sur le seuil.

LA PRINCESSE se retourne avec le plus grand calme et regarde Frantz et Guillaume en se faisant un abat-jour de sa main.

Ça, Dominique, des voleurs?.. Ah! bien oui... c'est des fleuves !

GUILLAUME, saluant la Princesse en riant.

En effet, madame, il ne nous manque que des roseaux dans les cheveux... Et nous allons être positivement noyés si vous ne daignez nous accorder un abri.

DOMINIQUE, à mi-voix à la Princesse.

Refusez, madame !

LA PRINCESSE, de même.

Bah ! bah ! au contraire... il faut les ménager ! (Haut.) Entrez, messieurs.

FRANTZ.

Mais nous sommes à peine présentables. Nous avons chassé tout le jour...

LA PRINCESSE.

Raison de plus ! Il faut vous reposer.

GUILLAUME, s'avançant *.

En vérité, madame, je ne sais comment excuser notre invasion... Cette villa était inhabitée depuis deux années

* Guillaume, Frantz, la princesse, Dominique, Mlle Renaud.

et... nous nous étions réfugiés dans le kiosque qui borde la route, quand un de vos gens nous a surpris...

LA PRINCESSE.

Ne vous excusez pas!... (A Frantz.) Approchez aussi, monsieur.

FRANTZ, saluant.

Madame...

LA PRINCESSE.

Mais j'y songe, à vous voir sur les chemins par le temps qu'il fait, je suppose que vous n'avez pas dîné... Dominique, dites qu'on apprête tout ce qu'il faut.

GUILLAUME.

Non, mille grâces, madame, j'espère que cet orage nous permettra bientôt de reprendre notre route...

LA PRINCESSE.

Laissez, laissez!.. Seulement... excusez-moi, je vous prie... si... si... il vous était possible de parler sans fusils... Mettez-les donc là-bas, dans ce coin... On vous les rendra...

GUILLAUME, riant.

Ah! pardon, Madame.

Guillaume et Frantz remettent leurs fusils à Dominique, qui les emporte en sortant.

LA PRINCESSE, pendant que Guillaume et Frantz remontent, à mademoiselle Renaud, à mi-voix.

Je suis coiffée comme un chien fou.

GUILLAUME, redescendant *.

En vérité, madame, j'étais tout d'abord confus du trouble que nous apportons chez vous... mais je n'ose plus m'excuser, car au fond du cœur, en vous voyant si bonne, je suis ravi d'être si fort indiscret.

LA PRINCESSE.

Ah! Français que vous êtes, votre premier mot devait être une flatterie!... Je ne déteste point cela, malgré mes soixante ans... Contentez-vous de cet âge... j'en cache un peu...pas beaucoup...

* Frantz, Guillaume, la Princesse, Mlle Renaud.

FRANTZ.

La grâce est toujours jeune, madame.

LA PRINCESSE.

Bien dit!... Oh! si je l'osais, comme je serais encore coquette!

GUILLAUME.

Eh quoi!.. Ne le seriez-vous plus, madame?

LA PRINCESSE.

Vous êtes trop curieux... (A Mlle Renaud, à mi-voix.) Ils ont des manières parfaites, ma chère, et il est impossible... (A Guillaume.) Dites donc, monsieur, en confidence... Nous sommes discrètes... Est-ce que vous êtes véritablement des voleurs?...

GUILLAUME.

Des voleurs!. .

LA PRINCESSE.

C'est sous cette qualité qu'on vous a annoncés...

GUILLAUME, riant.

Madame, je vous jure...

LA PRINCESSE.

C'est ce que je pensais!... Vous voyez bien, Renaud!... (A Guillaume.) Eh bien, alors, nous ne sommes point à un bal d'opéra pour causer sous le masque de l'intrigue... Je m'appelle la princesse Gorlitzin, je suis Russe, comme vous pouvez l'entendre à mon accent... J'ai acheté cette villa, il y a six mois, je l'habite depuis trois semaines, et je m'y ennuyais depuis huit jours, au moment de votre arrivée. Voilà qui est fait!... Et vous?

GUILLAUME.

Ah! pardonnez-moi, madame, de n'avoir point encore décliné nos noms... Mon ami s'appelle Frantz Weber, et moi, Guillaume de Chandor.

LA PRINCESSE.

Ah! mon Dieu!.. Qu'est-ce que vous me dites-là donc?.. Vous êtes M. Guillaume de Chandor?..

GUILLAUME.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

Celui qui écrit de si jolis livres, et qui habite ici près le château de l'Ombrée?

GUILLAUME.

J'écris en effet des livres et j'habite l'Ombrée.

LA PRINCESSE, avec animation.

Ah! quelle aventure!... Mais Tamara va être ravie!.. (A Mlle Renaud.) Sonnez donc, je vous prie... Tamara, c'est ma nièce, une tête romanesque, une liseuse enragée!... (A Dominique qui entre.) Dominique, priez la comtesse de descendre... Dites-lui... non... ne lui dites rien ... seulement que je l'attends! (Dominique sort.) Ah! que je vais m'amuser de sa surprise!

GUILLAUME.

Mais, madame, nous devenons, j'en ai peur, décidément importuns.

LA PRINCESSE.

Au contraire!.. Imaginez-vous, monsieur, que nous avions toutes ici une envie folle de vous connaître, et que ma nièce, depuis huit jours, nous fait virer là-bas autour de votre château, à la seule fin de vous apercevoir.

GUILLAUME.

Ah! que ne l'ai-je su, madame!

LA PRINCESSE.

Chut!... la voici.., je l'entends!... N'ayons l'air de rien.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TAMARA.

TAMARA, entrant, un livre à la main, par la porte de droite.

Vous m'avez fait appeler, ma tante ?

A la vue des étrangers, elle s'arrête étonnée *.

LA PRINCESSE.

Oui, venez donc, chère, que je vous présente deux voyageurs qui nous tombent du ciel avec la pluie.

* Frantz, Guillaume, la princesse, Tamara, Mlle Renaud.

TAMARA, répondant au salut de Frantz et de Guillaume.

Messieurs...

LA PRINCESSE.

M. Frantz Weber (Puis désignant Guillaume.) M. Guillaume de Chandor.

TAMARA.

Guillaume de....

Elle demeure interdite.

GUILLAUME.

Mademoiselle...

LA PRINCESSE.

Comme elle est prise au piége !

TAMARA, confuse.

Vilaine tante, vous m'avez trahie, je le devine, et vous augmentez encore ma confusion, en me forçant à l'expliquer... (Allant à Guillaume et lui tendant la main.) Eh bien, oui, monsieur, j'aime vos œuvres et j'avais le plus vif désir de vous connaître.

GUILLAUME, prenant sa main.

Vous me rendez trop fier, mademoiselle, et ma vanité d'auteur n'a jamais été à si belle fête !

TAMARA, souriant.

Je n'essaierai point de vous cacher mon livre... Aussi bien, ma tante ne manquerait pas de remarquer que vous en êtes l'auteur.

GUILLAUME.

Permettez-moi de le garder, alors, en souvenir de vous.

TAMARA.

Je vous le donne... à condition que vous m'en rendrez un autre avec un mot de votre main.

GUILLAUME.

Je serai heureux de marquer la date de ce jour dans votre souvenir.

Dominique entre portant un plateau d'argent chargé de fruits et de gâteaux qu'il dépose sur la table.

LA PRINCESSE, s'asseyant dans le fauteuil.

M. Weber, un gâteau...

FRANTZ.

Vous êtes trop bonne, madame...

TAMARA, à Dominique, allant vers la table.

Laissez... nous servirons...

La princesse fait un signe à Dominique, qui avance un siége à Guillaume et sort. Frantz s'assied sur le divan.

GUILLAUME.

En vérité, nous sommes tombés dans une aventure des mille et une nuits !

LA PRINCESSE.

Hé !... vous n'en êtes pas si loin !... Vous êtes servis par une odalisque.

GUILLAUME.

Une odalisque !

TAMARA, souriant, en lui présentant un verre sur un plateau.

Ma railleuse tante m'appelle ainsi, monsieur, parce que je suis Géorgienne.

LA PRINCESSE.

Et pour compléter votre illusion, elle a pour nom Tamara.

GUILLAUME, à Tamara.

Je n'en sache aucun, mademoiselle, qui vous pût mieux convenir que ce nom de la belle reine de Mingrélie chantée par Rousthawelli.

TAMARA, offrant le plateau à Frantz.

Ma mère, une princesse de Géorgie, était une de ses descendantes, monsieur ; et, par tradition, depuis le douzième siècle, toutes les filles de notre maison ont été appelées ainsi.

LA PRINCESSE.

Un nom payen.

TAMARA, confuse et souriant.

Mais je suis chrétienne, monsieur, je vous prie de le croire!... Car un peu plus, vraiment, ma tante me ferait passer à vos yeux pour une idolâtre.

Elle remet le plateau dans les mains de mademoiselle Renaud, qui sort.

LA PRINCESSE.

Et M. Weber est-il aussi un poëte ?

FRANTZ.

Moi, madame... hélas ! je ne suis rien.

GUILLAUME.

Ne l'en croyez pas, madame !... Il est l'un des jeunes savants les plus célèbres de l'Allemagne.

TAMARA.

En effet, monsieur, j'ai déjà entendu votre nom... et même, en vous voyant... j'ai été frappée, comme par un vague souvenir, de vous avoir déjà rencontré... Mais je cherche en vain... je ne puis me rappeler...

FRANTZ, riant.

C'est que vous hésitez peut-être, mademoiselle, à me chercher dans l'humble état où vous m'avez vu.

TAMARA.

Que voulez-vous dire ?

FRANTZ.

Il y a deux ans, j'exerçais la profession de guide.

TAMARA.

Guide ?... (Frappée d'un souvenir) à Chamouny !... et c'est vous qui nous avez accompagnées sur le Mont-Blanc.

FRANTZ, se levant.

C'était moi.

LA PRINCESSE.

Un docteur ?... Mais c'est tout un roman !...

FRANTZ.

Oh ! c'est une bien simple histoire, madame. Mon père, un brave paysan de la montagne, eut un jour le bonheur de sauver la vie à un savant d'Allemagne, le professeur Vogel, en exploration dans les glaciers. J'étais tout enfant. Par reconnaissance, le bon docteur voulut se charger de moi. Il m'emmena à Leipsick et m'éleva avec ses fils.

LA PRINCESSE.

Ah ! je comprends.

* Frantz, Guillaume, la Princesse, Tamara.

FRANTZ.

Par malheur, il mourut... Je n'avais que dix-huit ans. Mon père n'était plus... C'est alors que, forcé de revenir au pays pour soutenir ma mère qui n'avait que moi, je me fis guide.

TAMARA.

C'était bien, cela !

FRANTZ, simplement.

Oh! j'y ai peu de mérite. Cette vie de périls flattait mon humeur indépendante. Épris de science, je trouvais, dans cette continuelle contemplation de la nature, l'occasion d'étudier de près ce que je n'avais encore qu'entrevu dans les livres... Depuis ce temps l'académie de Dresde m'a chargé de travaux importants... Et voilà pourquoi, grâce aussi à l'amitié de M. de Chandor, votre ancien guide, mademoiselle, est dans votre salon.

TAMARA, allant à lui et lui tendant la main.

Et j'en suis bien fière, monsieur. Il est beau de lutter ainsi contre le sort, et de le vaincre.

GUILLAUME, qui s'est levé.

C'est que les cœurs vrais savent trouver dans l'adversité de saines énergies pour combattre.

TAMARA, à Guillaume.

Avez-vous donc aussi connu des jours d'infortune?

GUILLAUME.

Hélas ! non, mademoiselle, moi, j'étais né avec un riche patrimoine.

LA PRINCESSE.

Oh! l'étrange regret.

GUILLAUME, accoudé à la cheminée *.

Ah ! ne vous y trompez, madame, bienfaisante est l'école du malheur. De cette épreuve que je n'ai pas subie je fusse sans doute ressorti mieux trempé ; car sous cette rude discipline de la misère on devient brave pour la lutte et patient pour la douleur. Le chemin est ardu à qui veut marcher droit sans faiblir. Mais lorsque parti de bas,

* Frantz, sur le divan; Tamara, assise sur une chaise à gauche de la princesse.

on atteint à la fortune, à la gloire, on ressent dans son âme cet orgueil que seul peut connaître l'homme qui, fils de ses œuvres, doit tout à son courage. Comme il a appris à beaucoup souffrir, il sait beaucoup aimer... Et c'est ainsi que je conclus, madame la princesse, que de nous deux, le meilleur et le plus fort, c'est mon ami Weber.

LA PRINCESSE.

Ho ! ho ! voilà des idées de poëte un peu bien singulières pour ce temps.

GUILLAUME.

Singulières... et pourquoi, madame ?...

LA PRINCESSE.

Mais, si j'en crois ce que j'entends sur vos théâtres et ce que je lis dans vos journaux, on n'a plus guère chez vous d'autre dieu que l'argent.

GUILLAUME.

Oh ! dans notre pays, il ne faut pas croire tout ce que nous disons de nous, madame.

LA PRINCESSE.

Ah ! moi, j'aime ces bonnes satires qui nous révèlent si bien votre société, où tous les hommes sont des coquins, les grandes dames des... demoiselles... C'est quelquefois bizarre à entendre, mais c'est curieux !.. Nous autres étrangers, qui en sommes encore à nos vieilles idées sur la France, nous n'apercevons guère ces dépravations.

GUILLAUME.

Ni nous non plus, madame, grâce au ciel !

LA PRINCESSE.

Comment cela ?... Mais toutes ces comédies, tous ces romans ne sont-ils pas l'image de vos mœurs ?

GUILLAUME.

Oh ! sans doute, madame, mais à peu près comme le bagne serait l'image de l'humanité. — Ah ! nos satiristes en crédit ne nous flattent guère, et si la postérité nous jugeait un jour d'après les tableaux qu'ils font de nous, elle aurait peine à comprendre qu'une si abominable société

ait pu produire quelques grandes œuvres. Mais qu'y faire? Il est devenu de mode de diffamer notre temps, de ne peindre que la laideur et le vice. Le théâtre même ne prend plus ses héros que dans je ne sais quel milieu de déchéances et de cynismes, qu'il appelle un monde. La passion, c'est toujours l'adultère. Là, toutes les forces vives de notre nation sont bafouées, avilies, calomniées; des escrocs affublés de grands noms représentent l'aristocratie, des faiseurs banqueroutiers, la finance. Là, les hommes politiques vendent leur conscience et achètent leurs discours à d'ignobles pamphlétaires... Puis, tout à coup du fond de ces turpitudes étranges, étalées à plaisir... dans un bel accès de révolte on éclate en déclamations pompeuses contre notre décadence et nos corruptions, tout s'écroule et périt... Nouvelle Sodome, Paris n'attend plus que le nitre et le soufre... Hé ! hé !... halte-là !... Attendez un peu que les honnêtes gens se comptent !... Il en reste !

LA PRINCESSE.

Mais, pourtant, ce vilain monde... il existe, dit-on.

FRANTZ.

Certes, madame... mais c'est peut-être un grand tort de le tirer de la fange. Il y a longtemps qu'on a comparé l'humanité à un grand fleuve, où les vices et les passions versent leurs immondices. Bien des gens trouvent l'eau sale... cela vient sans doute de ce que ceux-là vivent près des égouts.

TAMARA.

Mais n'est-ce point un noble rôle que de poursuivre le méchant et de le démasquer ?

GUILLAUME.

Ah ! oui, nous avons les phrases consacrées.

FRANTZ.

« Clouer le vice au pilori. » D'après cette méthode, Plutarque écrirait aujourd'hui la vie de Cartouche et de Mandrin. « Il faut mettre à nu la plaie vive pour y porter

le fer rouge. » Si bien, qu'à voir tant de gangrène on se familiarise avec le dégoût, et qu'on en vient à douter qu'il reste encore quelque partie saine, dans ce corps social dont on ne voit plus que les maux. La notion de notre niveau moral s'altère et s'efface, la conscience s'abaisse, la foi s'éteint. « Eh quoi ! se dit le simple et honnête homme qui vit obscur et patient dans le travail : — C'est là le monde d'aujourd'hui ? — Parbleu ! j'étais un grand sot de croire à l'honneur, à la patrie, à la vertu, et bien plus sots encore seraient mes scrupules ! — Non, non, brave homme, non, ce n'est pas là notre monde, ce n'en est que la lie, et tu peux encore garder ta croyance. On n'étale que des hontes à tes yeux, et tu chancelles dans ta foi ! Eh bien ! regarde plus haut, une société se juge par ses œuvres. Regarde autour de toi, vois les sciences, les arts, et résume les conquêtes de ton temps. Alors, en dépit des satires sanglantes, tu sentiras au fond de ton cœur que ce ramas de coquins cyniques, de femmes vénales et de filles perdues qu'on poëtise et qu'on flatte, n'est qu'une écume impure... qu'il serait temps enfin de laisser au ruisseau.

TAMARA, avec chaleur.

Bien dit !

FRANTZ, à la princesse, en riant.

Mais, je m'arrête, madame, car un peu plus, vraiment, nous aurions l'air de plaider la cause de la vérité, qui s'affirme bien toute seule.

LA PRINCESSE, se levant.

Oh ! ne vous excusez pas !... Cela repose en passan d'entendre épargner l'outrage à notre pauvre siècle. Mais dites-moi, monsieur de Chandor, le public n'est-il pas un peu complice, lui qui applaudit à ces satires.

GUILLAUME. *

Oh ! le public, madame, est un trop grand seigneur pour que j'ose lui faire son procès ! Je crois qu'il se lasse un peu de cette morale dissolvante... Mais le talent trouve

* La Princesse, Guillaume, Frantz, Tamara.

toujours grâce devant lui. Il aime l'esprit par-dessus tout, même celui qui s'exerce à ses dépens. Mais vienne une œuvre où rayonne la foi, la jeunesse; alors il respire, les yeux voilés de larmes, le cœur épanoui, il se sent meilleur... Au spectacle de ces idéales amours, de ces bonheurs rêvés que chacun voit passer en songe sur le fond d'or de ses espérances, le sceptique oublie pour un instant le monde et ses misères, et ses faiblesses... Heureux d'emporter dans son âme quelques-uns de ces rayons qui l'ont ébloui.

TAMARA.

Oui, j'ai ressenti cela!

GUILLAUME

Mais, tout en discourant, madame, nous oublions auprès de vous qu'il se fait tard et que l'orage est passé.

TAMARA.

On entend encore la pluie.

FRANTZ, près de la fenêtre.

Ce sont des gouttes d'eau que secoue la feuillée.

GUILLAUME.

Et puis, on pourrait être inquiet de notre retard.

TAMARA.

Ah! vous êtes attendus?

GUILLAUME.

Ma sœur... et la mère de mon ami...

TAMARA.

Mais il est à peine neuf heures... ne pourrions-nous les faire avertir?

LA PRINCESSE.

On vous attellera une voiture.

FRANTZ, à Guillaume.

Mademoiselle a raison... restez... moi, par le chemin de traverse, j'aurai bientôt gagné le château.

TAMARA.

Un de nos gens ira à votre place.

FRANTZ.

Ah! mademoiselle, par la grande route, il lui faudrait plus d'une heure, le torrent est débordé. Et moi, par la montagne, avec mes jambes d'ancien guide...

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes déjà très-fatigué?

FRANTZ.

Bah! j'en ai fait bien d'autres!.. Ne nous voyant pas arriver, mademoiselle de Chandor doit être sérieusement alarmée.

GUILLAUME, près de la fenêtre.

En effet, la nuit est noire, et je ne pourrais pas te suivre... Puisque l'on veut bien m'offrir une voiture, dis à Jacqueline que j'attends ici que le torrent soit dégonflé.

FRANTZ.

Demeurez en repos, je dissiperai ses inquiétudes; madame la princesse daignera me pardonner.

LA PRINCESSE.

Il faut céder, mais vous qui connaissez si bien les chemins, monsieur le savant, je veux espérer que vous n'aurez pas besoin de guide, pour retrouver à l'avenir cette villa.

FRANTZ, saluant.

Pendant un mois encore, madame, l'hospitalité de M. de Chandor me fait votre voisin... Je profiterai donc de vos bontés.

LA PRINCESSE *.

Je compte sur vous. Donnez-moi votre bras, je vais vous faire conduire par la serre qui ouvre sur le sentier (A Tamara.) Ma chère, faites, je vous prie, compagnie à M. de Chandor... qui m'excusera si, malgré ses galanteries toutes françaises, mon âge me défend les longues veillées... même en l'écoutant.

GUILLAUME.

Il ne faut pas moins que cette raison, madame, pour atténuer mes regrets.

LA PRINCESSE.

Flatteur!... (Lui tendant la main.) Nous vous reverrons bientôt, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

Vous n'en doutez point, je l'espère.

Il s'incline et lui baise la main.

* Guillaume, la Princesse, Frantz, Tamara.

LA PRINCESSE, prenant le bras de Frantz, à Tamara.

Je vais vous envoyer mademoiselle Renaud... (A Guillaume.) Au revoir donc!

SCÈNE V

GUILLAUME, TAMARA.

TAMARA.

Vous voici notre prisonnier... Ce n'a pas été sans combat.

GUILLAUME.

N'accusez, mademoiselle, que ma discrétion.

TAMARA *.

Oh! cette vertu banale ressemble trop à l'indifférence pour que je l'apprécie.

GUILLAUME, souriant.

L'indifférence!... rencontrez-vous parfois ce vilain sentiment?

TAMARA, vivement.

Jamais! je m'en vante... Aussi, je plaisantais car je comptais, avant tout, pour vous retenir, sur un autre auxiliaire plus puissant auprès de vous.

GUILLAUME.

Et lequel?

TAMARA, s'asseyant, sur le divan.

La curiosité!... J'étais bien sûre, monsieur le philosophe, que le désir vous viendrait d'étudier un peu ce singulier être de Géorgie, dont l'apparition, tout à l'heure, vous a si fort étonné.

GUILLAUME.

Mademoiselle...

TAMARA.

Ne vous défendez pas... Je suis aussi une fille d'Ève!... Vous le savez bien, puisqu'une trahison de ma tante vous a révélé que ma curiosité avait devancé la vôtre.

Elle lui désigne un siége du geste

* Elle passe et va près du divan.

GUILLAUME, s'asseyant.

S'il en est ainsi, j'avoue mon émerveillement... Cette maisonenchan tée... puis, cette bonne princesse au sourire de fée, et l'évocation soudaine d'une héroïne des contes de Galland, venant à moi la main tendue... Vraiment, tout cela ne ressemble-t-il pas à un songe?

TAMARA.

Un songe d'une nuit d'été... Un premier chapitre pour votre prochain roman.

GUILLAUME.

Ce serait un début charmant en effet, mais c'est à désespérer de pouvoir l'écrire.

TAMARA.

Pourquoi?

GUILLAUME.

Parce qu'il faudrait d'abord le portrait de l'héroïne, et que je n'oserais l'essayer.

TAMARA, d'un air inquiet.

Pourquoi encore?

GUILLAUME.

Parce qu'il y a dans votre personne je ne sais quoi de bizarre... comme un mélange de grâces à la fois farouches et hautaines qui m'étonne... et que je ne saurais peindre.

TAMARA.

J'ai vécu en Géorgie jusqu'à seize ans, de cette existence encore aujourd'hui à demi féodale, et là, au fond d'un vieux manoir, je me suis élevée toute seule, entre une gouvernante française et ma nourrice qui me berçait avec les légendes d'Orient; de là, je suppose, ces contrastes qui vous étonnent.

GUILLAUME.

Et qui s'harmonisent si bien en vous.

TAMARA, vivement, en riant.

Taisez-vous!... Je ne voudrais point entendre, de votre bouche, le banal tribut de louanges.

GUILLAUME, riant.

Seriez-vous la première femme vraiment qui se plaignît d'être belle ?

TAMARA.

Oh! je ne m'en plains pas !.. Je suis même parfois flattée de ce don gratuit qui me vient du hasard. Je n'ai qu'une crainte, c'est que l'on m'en croie vaine, et c'est pourquoi je vous parle ainsi... Cette confession faite, causons en artistes; quand il vous plaira de me regarder, dites un mot, et je poserai pour vous en silence.

GUILLAUME.

Non, de grâce, parlez. Vous me dites là des choses que je n'ai jamais entendues, et qui vous vont si bien.

TAMARA.

Oh! prenez garde! Je suis peut-être très-laide en dedans.

GUILLAUME.

Je suis brave et je me risque.

TAMARA.

Mais c'est moi qui ai tout à perdre, avec vous!.. qui voyagez si souvent dans le pays de l'idéal.

GUILLAUME.

Êtes-vous bien sûre, mademoiselle, que je ne vous aie jamais rencontrée?..

TAMARA.

Là!.. Voici que vous m'effrayez tout d'abord.

GUILLAUME.

Je jurerais que votre imagination est une aussi grande voyageuse.

TAMARA.

C'est vrai!.. J'aime à m'échapper dans ce beau royaume des songes, et je crois, comme vous, que nous nous y sommes déjà vus... Oui, je crois à ces communions d'âmes qui s'ignorent et se cherchent, à travers les espaces. J'ai si souvent ressenti des émotions qui me venaient de vous... j'ai si souvent, dans vos livres, retrouvé ma pensée et mon cœur... qu'en vous voyant, j'ai cru retrouver un ami... Mais, je m'étais fait une tout autre idée de votre personne.

GUILLAUME.

Et serait-il indiscret de vous demander?...

TAMARA.

Oh ! tout ce qu'il y a de plus indiscret !

GUILLAUME.

Alors, la partie n'est pas égale entre nous, mademoiselle. Vous savez tout de moi et je ne sais rien de vous.

TAMARA, se levant.

Cherchez !... femme voilée est toujours belle, dit un de nos poëtes d'Asie... et j'espère bien que vous allez me parer, en imagination, des vertus les plus rares.

GUILLAUME, se levant*.

Eh quoi !... ne m'aiderez-vous pas un peu ?.. De grâce, un fil... Un simple fil pour me guider dans ce labyrinthe.

TAMARA.

Non, non, Ariane s'y est prise !.. D'ailleurs, sais-je bien, moi-même le secret de mon âme ?.. Je sais que j'ai dix-neuf ans, que j'aime la vie, le bruit du monde qui me sourit et me flatte. Mais j'aime aussi ce beau lac, cette villa solitaire, et le silence. J'ai l'esprit sérieux et le goût des études sévères ; mais j'adore aussi les romans, les ballets et la pantomime. Je suis active, j'ai parfois une soif de dévorer l'espace, et je vole, emportée par mon cheval, jusqu'à perdre haleine... A moins, pourtant, que je ne dorme tout le jour sur mes coussins, indolente et pensive... (Souriant.) Si vous pouvez saisir mon être intime au milieu de tout cela... vous serez aimable en m'en faisant part.

GUILLAUME.

Oh ! ce n'est pas bien difficile.

TAMARA, s'asseyant sur le fauteuil.

Vraiment ?

GUILLAUME.

Vous avez dix-neuf ans, mademoiselle, c'est-à-dire l'enthousiasme et la foi, le sourire et les larmes. Votre heure présente se résume en deux mots : Espérance, Amour.

TAMARA, rêveuse.

Espérance, Amour !.. Ah oui !... C'est le rêve.

GUILLAUME.

Le rêve !.. Quel mot sceptique !... Déjà ?

* Guillaume, Tamara.

TAMARA, avec mélancolie.

Faut-il donc vivre si longtemps, pour apprendre à ne plus croire aux chimères ?

GUILLAUME.

Que dites-vous?.. Enfant !.. Oh ! pardon, mademoiselle. Tout à l'heure, vous m'avez presque donné le titre d'ami et, tout à ma sympathie pour vous, je m'oubliais...

TAMARA.

Si, si, parlez !... Votre sincérité m'est précieuse.

GUILLAUME.

Prenez garde !... car je vais presque croire que vous m'accordez les droits d'un ami.

TAMARA.

Me trouveriez-vous trop hardie de répondre : oui ?

GUILLAUME, souriant.

Pourquoi l'amitié n'aurait-elle pas ses coups de foudre comme l'amour?

TAMARA.

Eh bien!.. soyons amis.

GUILLAUME.

Voici ma main.

TAMARA, se levant.

Voici la mienne.

GUILLAUME.

Songez-y, je suis capable de réclamer votre confiance.

TAMARA.

Sans confiance, serait-ce donc de l'amitié?..

GUILLAUME.

Mais il est des secrets de cœur... dont on souffre, et qu'on voudrait parfois se cacher à soi-même... Ces secrets-là, me sera-t-il permis de les voir?

TAMARA, un peu troublée.

Sans doute... (Vivement.) Mais, parlons de vous? Car cette confiance doit être réciproque.

GUILLAUME.

C'est juste!... Que voulez-vous savoir?... Interrogez-moi.

TAMARA.

Vous avez une sœur, m'avez-vous dit... Quel âge a-t-elle?

GUILLAUME.

Dix-neuf ans.

TAMARA.

Ah! mais c'est une amie de plus que je vais avoir!.. Elle vit auprès de vous?

GUILLAUME.

Elle n'a que moi. Elle était encore au berceau quand nous avons perdu notre mère.

TAMARA.

Je suis bien curieuse de voir cette élève formée par vous. Comment est-elle?

GUILLAUME.

Oh! ce n'est point une fille ordinaire, un de ces lys pâles et penchés, éclos dans l'atmosphère d'un couvent, et qui semblent tous greffés sur la même tige... Elle est alerte, enjouée, vivante, les candeurs d'une Agnès, les spontanéités d'un page... Enthousiaste, aimante... Enfin, elle est parfaite!... Vous la verrez.

TAMARA.

Dieu veuille qu'elle soit heureuse et bien-aimée!

GUILLAUME.

Elle le sera, je l'espère... Comme vous le serez vous-même un jour.

TAMARA, avec tristesse.

Moi?.. C'est possible.

GUILLAUME.

Oui, vous!... Malgré ce grand soupir et cette mélancolie qui voile votre front, aux mots d'amour et d'espérance.

TAMARA.

C'est peut-être que j'ai déjà goûté le fruit amer de l'expérience.

GUILLAUME, souriant.

Comme je raillerais ce grand mot sur vos lèvres, si j'étais depuis plus longtemps votre ami.

TAMARA.

Oh ! parlez-moi comme à votre sœur ! Car, à mon tour, je croirais manquer à notre pacte d'amitié, si je ne vous faisais l'aveu du motif secret qui m'attirait vers vous, avant de vous connaître.

GUILLAUME.

Un mystère?

TAMARA, un peu troublée.

Une idée bizarre, romanesque, qui m'était venue. Vous, qui savez tout du cœur et de la vie, je voulais vous voir, vous interroger sur... un malheur étrange qui a frappé... une amie qui m'est chère...

GUILLAUME.

Quoi?

TAMARA.

J'espérais, follement peut-être, que vous pourriez être son guide, que vous sauriez lui rendre l'espérance perdue, en relevant son courage... Ou du moins la guérir de sa peine, en la désillusionnant. — Acceptez-vous d'être le confident de cette douleur?

GUILLAUME, lui tendant la main.

N'avez-vous pas le droit désormais de disposer de moi?

TAMARA.

Merci! — Et vous promettez de me répondre sincèrement... de me dire la vérité?... Dût-elle être impitoyable et détruire à jamais tout espoir?...

GUILLAUME.

Je vous le promets.

TAMARA.

Eh bien, écoutez donc, car il s'agit de toute une existence.

Elle s'assied dans le fauteuil.

GUILLAUME, prenant un siége près d'elle.

Que dites-vous?.. Oh ! parlez, je vous écoute!

TAMARA.

J'ai... une amie, qui croyait, elle aussi, toucher de la main le bonheur rêvé. Depuis six mois elle était fiancée au comte Michel Woynoff, fils de son tuteur, qui occupe une

des grandes charges de la cour. Ce n'était point une de ces alliances que noue le hasard ou les convenances de fortune, ils avaient presque été élevés ensemble. Elle l'aimait, tendre et fière, car tout en lui flattait son orgueil, un esprit rare, une élégance chevaleresque qui le distinguaient entre tous... Elle l'aimait de tout l'abandon de sa jeunesse, de son âme... Elle se croyait aimée!... Déjà, le jour de leur mariage était résolu... quand, il y a un mois, au dernier séjour de la cour à Gatchina, un soir, elle traversait le parc; lorsque plusieurs hommes rassemblés attirèrent son attention, ils semblaient porter un blessé... Elle s'approche... Elle reconnaît Michel, les habits en lambeaux... (Se levant.) Elle se précipite pour le secourir... Il était...

GUILLAUME.

Achevez.

TAMARA, avec hésitation.

Il était ivre.

GUILLAUME.

Ivre!

TAMARA, détournant la tête.

Grossièrement ivre!.. Ivre de vin!.. souillé!.. hideux!..

GUILLAUME.

Mon Dieu!

TAMARA, s'oubliant.

Dire ce qui se passa dans mon âme, je ne le saurais jamais... Je m'enfuis épouvantée, éperdue, honteuse!.. Honteuse de lui, de moi, de mon amour.

GUILLAUME.

C'était vous?

TAMARA, attérée.

L'ai-je dit? (Après un moment de silence.) Eh bien! oui, c'était moi!

GUILLAUME *.

Pauvre enfant!

TAMARA.

C'est horrible, n'est-ce pas?... Pendant toute une nuit, je crus que j'allais devenir folle... qu'une effrayante illusion de mes sens m'avait abusée... qu'il était blessé...

* Tamara, Guillaume.

mort peut-être... et que je ne le reverrais plus !.. Le lendemain, il arriva à l'heure accoutumée, souriant, paré de toute son élégance... Toute mon âme vola vers lui...Le souvenir de la veille traversa mon esprit...Je le repoussai remplie d'horreur... et je m'enfuis. — J'interrogeai les gens... et j'appris qu'il était accoutumé à ces débauches... J'appris, enfin, qu'il était à cette heure le héros de je ne sais quel scandale... Il me trahissait pour je ne sais quelle créature... Et il me disait m'aimer!.. Et mon souvenir ne le défendait pas contre de telles chutes!.. Lui!.. lui!.. dont j'étais si fière!

Elle tombe accablée sur le divan.

GUILLAUME.

Ah! je vous plains!

TAMARA.

Enfin, que vous dirais-je?... Après des jours de déchirements et de luttes, que sa présence calmait et irritait tour à tour, je résolus de le fuir, pour chercher loin de lui l'apaisement de mes révoltes, ou de mon amour... Et je suis venue dans cette solitude... où ma douleur m'a suivie...

GUILLAUME.

Et vous l'aimez encore?..

TAMARA, détournant la tête.

Non.

GUILLAUME.

Alors... pourquoi cette larme qui coule sur votre joue ?

TAMARA.

Cette larme c'est...

GUILLAUME.

Oh! ne me dites rien de votre secret! Cette bienheureuse larme, je la connais... Je l'ai pleurée à ma première douleur... et aujourd'hui, je donnerais ce qu'il me reste de jours pour en rouvrir la source et qu'elle voilât mes yeux.

TAMARA, se levant.

Ah! ne me dites pas que je l'aime encore, car je rougirais alors de ma lâcheté.

GUILLAUME.

Il vous adorait peut-être... (Mouvement de Tamara.) Oh! c'est triste, n'est-ce pas?.. Hélas! le cœur de l'homme est ainsi fait... Auprès de ces créatures avilies il pensait à vous peut-être.

TAMARA, avec un geste d'indignation.

Eh bien! c'est à désespérer de tout ce qu'il y a de pur et de vrai! — Que d'autres abaissent leur fierté pour consentir au partage de cet amour impudique et banal... Moi, je veux être aimée comme j'aime!

GUILLAUME.

Et vous ne l'avez pas revu?...

TAMARA.

Je lui ai rendu sa parole. Il m'a rendu la mienne.

GUILLAUME.

Et vous ne le reverrez plus?

TAMARA.

Si, peut-être. Dans quelques jours il passera par Genève (Voyant sourire Guillaume.) Oh! mon orgueil me défendra! Tout est fini entre nous. C'est un ami de mon enfance que je reverrai, rien de plus. — Vous le voyez, il n'est plus pour moi d'espoir...

GUILLAUME.

Enfant, qui croyez à l'éternelle désillusion... Combien d'autres avant vous ont ainsi souffert... et se sont consolées... Vous me trouvez cruel?

TAMARA.

Non, je vous remercie, au contraire, de me révéler la vie.

Entre mademoiselle Renaud.

GUILLAUME.

Mais il se fait tard.

TAMARA.

Voici mademoiselle Renaud... (A mademoiselle Renaud.) Ma tante est rentrée?

MADEMOISELLE RENAUD.

Oui, mademoiselle, je la quitte à l'instant.

TAMARA, tendant la main à Guillaume.

Vous n'oublierez pas que vous êtes mon ami ?

GUILLAUME.

Je viendrai vous le rappeler demain, avec ma sœur.

TAMARA.

Vous êtes bon !

GUILLAUME.

Adieu.

TAMARA.

Adieu ! jusqu'à demain...

ACTE DEUXIÈME

Décor du premier acte. Tout le fond est ouvert, laissant voir une vérandah qui précède le salon. Au fond, le parc et une grande allée de charmilles ornée de statues ; à l'horizon, le lac.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, TAMARA, DOMINIQUE.

Au lever du rideau, la princesse achève de déjeuner. Elle est assise à gauche sur le divan ; une petite table portative servie devant elle. Près de la cheminée, à droite, Tamara arrange, rêveuse, une corbeille pleine de laines à tapisserie déposée sur la table.

LA PRINCESSE, fumant une cigarette.

Dominique, le comte Michel n'a point encore paru, ce matin?

DOMINIQUE, près de la princesse.

Non, madame.

LA PRINCESSE.

Le coureur!.. C'est la première fois, depuis un mois, qu'il manque à mon déjeuner.

DOMINIQUE.

Je crois avoir entendu dire hier soir au valet de chambre de monsieur le comte, qu'il chassait ce matin avec monsieur de Chandor.

Il dessert et s'éloigne, mais reste au fond.

LA PRINCESSE, après un instant.

Dites donc, chère. (Tamara, préoccupée, n'entend pas.) Tamara!

TAMARA.

Ma tante!

LA PRINCESSE, souriant.

Ah!.. Il y a des nuages, ce matin.

TAMARA.

Des nuages?..

LA PRINCESSE.

Vous êtes distraite... Serait-ce le retard de Michel.

TAMARA, troublée.

Michel.

LA PRINCESSE, la regardant avec un sourire.

Bon, bon, je m'entends! Les Chandor viennent-ils aujourd'hui... ou irons-nous à l'Ombrée?

TAMARA.

Ils viendront comme hier. Frantz part demain pour Dresde. Il doit vous faire ses adieux.

LA PRINCESSE.

Je le regretterai, mon savant, il me manquera... pour mon whist d'abord... bien qu'il y soit terriblement distrait. Quelle bonne fortune pour nous d'avoir trouvé ici des amis si charmants!.. Et cette Jacqueline, si espiègle, si vivante... qui me fait tourner comme une girouette.

DOMINIQUE, regardant dans le parc.

Madame, voici M. le comte Michel qui descend de cheval au bas du perron.

SCÈNE V

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, à Dominique, lui donnant un léger coup de sa cravache et la lui jetant.

Tiens, vieux loup, prends ma cravache.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est enfin vous, mauvais sujet.

MICHEL, lui donnant la main.

Ne me grondez pas, princesse, je viens de vous préparer une partie ravissante. (A Tamara.) Bonjour, Tamara.

TAMARA.

Bonjour, Michel.

LA PRINCESSE *.

Quelle est cette partie ravissante?..

* La Princesse, Michel, Tamara.

MICHEL.

Lord Staunley arrive de Genève avec son yacht, pour vous offrir une promenade sur le lac et un déjeuner à son bord.

LA PRINCESSE.

M'embarquer sur le lac? Jamais!..

MICHEL.

Quoi! vous refuseriez? Songez donc que Staunley vient de dix lieues pour vous donner cette fête.

LA PRINCESSE, se levant.

Je n'aime pas les bateaux.

MICHEL.

Mais ce bateau, comme vous dites, princesse, est ponté pour aller sur mer. A midi il sera au pied de votre parc, devant les marches de marbre de votre propre escalier, vous n'aurez qu'à traverser la pelouse, quand Staunley tirera le canon pour vous annoncer son arrivée.

LA PRINCESSE *.

Le canon! Le vieux fou! Qu'il s'en garde!... Il va faire peur à mes chiens.

MICHEL.

Tamara, insistez donc.

TAMARA, du fond.

A quoi bon, si ma tante veut rester? D'ailleurs nous attendons nos amis de l'Ombrée.

MICHEL.

Ils viendront avec nous.

LA PRINCESSE, s'asseyant dans le fauteuil.

Non, non, moi je reste.

MICHEL.

C'est décidé?

LA PRINCESSE.

Décidé.

MICHEL, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Enfin! il faut se résigner; Staunley sera furieux contre vous.

* Tamara, Michel, La Princesse.

LA PRINCESSE, prenant sa tapisserie.*

Ce ne sera pas la première fois!... (Riant.) Ce pauvre commodore.

MICHEL.

Lui qui a pour vous une amitié... vieille de...

LA PRINCESSE.

Eh bien!.. eh bien!.. ne remontez pas dans les siècles, dites une amitié de jeunesse... Ah! il était bien charmant!

MICHEL, avec confiance.

Il vous a fait la cour.

LA PRINCESSE.

Tiens!... il vous l'a dit?

MICHEL.

Non, je le supposais.

LA PRINCESSE, souriant.

Entre nous... il a voulu à toute force m'épouser, dans un temps.

MICHEL.

Cela fait son éloge... Et vous lui avez été cruelle?

LA PRINCESSE, naïvement.

Non!... (Se reprenant.) C'est-à-dire... je lui ai démontré que c'était inutile... et que nous ferions tous deux une sottise.

MICHEL.

Ah!

LA PRINCESSE.

Bon, voilà encore ma laine cassée.

MICHEL.

Ainsi il va falloir que je m'en aille tout seul... sur l'eau?

LA PRINCESSE.

Oh! pauvre petit!.. Que cette timidité est donc touchante... chez un colonel de cosaques.

MICHEL.

Ce n'est pas timidité, princesse, c'est chagrin de m'éloigner de vous.

* Tamara, la princesse, Michel.

LA PRINCESSE, à mi-voix.

A d'autres, vaurien que vous êtes!.. Tournez de l'autre côté ce joli madrigal.

Elle désigne Tamara toujours accoudée à la fenêtre.

MICHEL, soupirant.

De l'autre côté... on ne m'entend pas...

LA PRINCESSE, à mi-voix

C'est peut-être parce qu'on pense à vous.

MICHEL, de même.

Vous le croyez.

LA PRINCESSE.

Bah!.. depuis un mois que vous êtes ici à faire le bon apôtre, ne voyez-vous pas donc que vous êtes pardonné?

MICHEL.

Ah!.. je n'ose l'espérer.

LA PRINCESSE.

Toujours votre modestie extrême... amoureux timide.

MICHEL.

Oui, près d'elle, je le suis, je vous le jure.

LA PRINCESSE.

Nigaud!.. allez donc la tirer de sa rêverie... Allez donc!

Michel remonte vers la fenêtre où est Tamara; au moment où il arrive près d'elle, elle fait un mouvement comme brusquement arrachée à ses rêveries.

TAMARA.

Ah! partez-vous déjà, Michel?

MICHEL.

Non!.. J'ai troublé vos pensées?

TAMARA, affectueusement.

Oh! ne vous excusez point... Ce serait un reproche de la compagnie maussade que je vous fais.

MICHEL.

Un reproche?... Moi à vous?

TAMARA.

Je le mériterais peut-être... Aussi, je vous demande pardon, Michel, d'être si souvent distraite.

MICHEL, prenant la main qu'elle lui tend.

Merci.

Un silence.

LA PRINCESSE, regardant en dessous.

(A part.) Très-bien !.. (Haut.) Ah çà! mais ils n'arrivent pas nos Chandor..

TAMARA, descendant vers le divan, où elle s'assied.

Il n'est pas midi, ils ne sont point en retard.

MICHEL *.

Je regretterais de partir sans les voir.

LA PRINCESSE.

Est-ce pour la charmante Jacqueline que vous dites cela?

MICHEL.

Pour elle et pour M. Chandor... et pour M. Weber.

LA PRINCESSE.

Vous êtes en grande sympathie avec eux.

MICHEL.

Ils sont de vos amis... et j'avoue que j'ai subi le charme de leur esprit... tout indigne que je suis.

TAMARA.

Vous avez tort de vous dire indigne, Michel, M Chandor vous rend plus de justice et fait grand cas de vous.

MICHEL.

Il y a là de quoi me rendre fier; et je suis heureux d'avoir conquis son amitié.

TAMARA.

J'aime à vous entendre parler ainsi.

MICHEL.

A mon tour, n'est-ce pas justice ?

DOMINIQUE, annonçant.

Mademoiselle de Chandor.

LA PRINCESSE.

Ah! quand on parle du soleil...

JACQUELINE, entrant.

On voit mademoiselle Jacqueline... (A Tamara.) Bonjour.

TAMARA, l'embrassant.

Seule?..

* Tamara, Michel, la princesse.

JACQUELINE.

Ils viennent. (A la princesse à qui elle tend son front.) Vous avez deux brins d'herbe rares, princesse, et tandis que Frantz vous les vole pour sa collection, j'ai couru en avant... Bonjour, monsieur le comte. (Elle se retourne.) Bonjour... (Cherchant.) Tiens, la perruche n'est pas là... j'allais lui faire ma révérence.

MICHEL.

Merci d'avoir pensé à moi d'abord.

JACQUELINE, avec une révérence.

Oh! monsieur le comte, je sais le rang qu'occupe l'homme dans l'histoire naturelle... il est au-dessus du perroquet.

LA PRINCESSE, riant.

Ce que c'est que d'être la sœur d'un savant! (Voyant entrer Frantz et Guillaume.) Ah! voici mes voleurs!

SCÈNE III

TAMARA, JACQUELINE, GUILLAUME, FRANTZ, LA PRINCESSE, assise, MICHEL.

LA PRINCESSE, à Frantz, lui tendant la main.

Eh bien!.. Il paraît que vous me dévalisez.

FRANTZ, lui montrant deux lianes épineuses.

Oh! une vraie trouvaille, princesse, pour vos jardinières.

LA PRINCESSE.

Fi! les horreurs!.. je vous en fais cadeau.

FRANTZ, étonné.

Ah!.. vraiment?..

LA PRINCESSE.

Le voilà ravi!.. Bonjour, cher monsieur de Chandor.

GUILLAUME.

Princesse, moi je vous apporte mon tribut de l'Ombrée.

LA PRINCESSE.

Oh! des myosotis, merci.

JACQUELINE, à Frantz *.

Vous, on vous refuse, c'est bien fait!.. Cela vous apprendra à vouloir faire le galant.

TAMARA, souriant.

Désiriez-vous qu'il vous offrît ce joli bouquet.

JACQUELINE.

Hé!.. si cela ne piquait pas... je le prendrais bien tout de même. Mais c'eût été du moins une attention.

FRANTZ.

Le voulez-vous?

JACQUELINE.

Non, il est trop tard.

GUILLAUME.

Parfait!.. Ils ne sont point arrivés et voici déjà qu'ils se querellent.

JACQUELINE.

On fait ce qu'on peut.

LA PRINCESSE, à Frantz **.

Eh! bien, notre docteur, vous partez demain, dit-on?

FRANTZ.

Princesse, mon congé est expiré.

JACQUELINE, avec aplomb.

Bah; il n'est pas encore parti.

GUILLAUME.

Tu arranges cela dans ta folle tête.

JACQUELINE.

Dans cette folle tête, monsieur mon frère, je sais quelques pensées sages.

GUILLAUME, riant.

Combien?...

JACQUELINE.

Il suffit d'une bien arrêtée... avec une volonté de fille.

FRANTZ.

Mais, mademoiselle, une volonté de fille, fût-ce la vôtre, ne peut empêcher mon histoire des végétaux fossiles d'être achevée.

* Jacqueline, Frantz, Tamara, Guillaume, la princesse, Michel.

** Frantz, Jacqueline, Guillaume, la princesse, Tamara, Michel.

JACQUELINE.

Ah! c'est ainsi?... En ce cas, monsieur, c'est bien, partez.

FRANTZ.

Mais, mademoiselle...

JACQUELINE.

Allez-vous en tout seul!.. Princesse, ne voulez-vous pas faire un tour de parc?... L'ombre a gagné les charmilles.

LA PRINCESSE.

Ah! petit tyran! Elle est à peine entrée, voilà maintenant qu'elle veut me faire courir.

JACQUELINE.

Nous allons monter la colline pour voir venir le yacht de lord Staunley.

GUILLAUME.

Jacqueline, tu abuses... le sentier est trop rude pour la princesse.

LA PRINCESSE, se levant.

Bah! à la guerre comme à la guerre!.. J'en ai vu bien d'autres! J'ai été prisonnière de Schamyl.

JACQUELINE.

Ah! mon Dieu! prisonnière chez les Circassiens? Que vous avez dû avoir peur, princesse.

LA PRINCESSE.

Pas trop... pas trop!... il y a trente ans de cela... J'étais jolie... On m'a traité comme il convenait.

JACQUELINE.

Et vous avez vu Schamyl?..

LA PRINCESSE.

Comme je vous vois, mignonne... Il m'a gardée huit jours. (A Michel.) Pourquoi riez-vous, mauvais sujet?

MICHEL.

Je ris, princesse, à l'idée que Schamyl ne pouvait jouer un meilleur tour au général qui le poursuivait que de lui enlever sa femme.

LA PRINCESSE, pliant sa tapisserie.

Ah! menteur, vous riez d'autre chose, j'en suis sûre!...

J'ai su, donc, les histoires qu'on a répétées dans ce temps-là. (A Guillaume riant.) Ce qui m'a le plus amusée c'est qu'il en a encore coûté cent mille roubles au général pour me ravoir.

JACQUELINE.

Cent milles roubles!... Combien cela fait-il, princesse?..

LA PRINCESSE.

Quatre cent mille francs, ma belle, ni plus ni moins.

JACQUELINE, ingénuement.

Ah! le bon mari!

Tous rient.

GUILLAUME.

Excusez-la, princesse.

LA PRINCESSE.

Petite masque!... avec son museau rose, elle me raille!

JACQUELINE, d'un ton câlin.

Princesse, souhaitez-moi un mari qui me paie ce prix-là.

LA PRINCESSE.

Enjôleuse!... allons, marchez!

TAMARA, à Michel.

Vous ne nous accompagnez pas?

MICHEL.

Excusez-moi, chère Tamara, je craindrais de faire attendre lord Staunley si je m'éloignais trop.

JACQUELINE.

Tu restes aussi, Guillaume?

GUILLAUME.

Je suis un peu fatigué.

LA PRINCESSE.

Ne faites donc pas de façons... mon fauteuil est excellent pour dormir en notre absence. Monsieur Frantz, votre bras. (A Tamara et à Jacqueline.) Passez.

JACQUELINE.

Non, marchez devant qu'on vous surveille.

LA PRINCESSE, en sortant.

Hum! coquette.

JACQUELINE, prenant le bras de Tamara.

Et nous, formons l'arrière-garde!

SCÈNE IV

GUILLAUME, MICHEL.

MICHEL.

Ah! nous pouvons fumer un cigare!.. En voulez-vous?

GUILLAUME.

Merci, j'ai fumé en venant...

MICHEL.

Cette bonne princesse!... On ne saurait imaginer un esprit de vieille femme plus vif et plus charmant!... J'ai plaisir à lui rappeler ses aventures... et elle en a eu beaucoup.

GUILLAUME, riant.

Elle apporte à ses souvenirs le souverain abandon d'une grande dame d'autrefois. Votre haute aristocratie russe en est encore aujourd'hui aux mœurs élégantes et faciles de notre cour, au dix-huitième siècle. Elle en a la courtoisie, la grâce... et jusqu'à ces grandes manières perdues que nous ne savons plus retrouver.

MICHEL, allumant un cigare.

Ce qui revient à dire que nous sommes encore un peu sauvages.

GUILLAUME.

Non pas, mais seulement que votre noblesse a gardé chez vous ce prestige, qui ne peut plus subsister que là, où un peuple veut bien encore se croire esclave.

MICHEL.

Le fait est que, bien qu'ils soient affranchis, l'on étonnerait fort mes moujicks, si on leur disait que je suis leur égal.

GUILLAUME.

Laissez-les faire, ils l'apprendront bien tout seuls!

MICHEL.

Bah! après nous la fin du monde! (Il prend un flacon d'eau-de-vie dans un porte-liqueur qui est resté sur la table et s'en verse dans une

timbale d'or.) Voulez-vous goûter de cette délicieuse eau-de-vie ?

GUILLAUME.

Merci.

MICHEL.

Vous avez tort, vous ne sauriez imaginer le goût de cet ambre liquide dans de l'or.

GUILLAUME.

Ma foi, je l'avoue, cela ne me tente pas. Je n'en ai jamais bu.

MICHEL.

Jamais ?.. Tant pis ! c'est un sens qui vous manque.

GUILLAUME.

Mais il me semble que, vous-même, vous n'en buvez guère. Car je vous ai vu souvent remplir ce gobelet, et c'est à peine si jamais vous y avez porté les lèvres.

MICHEL.

Oui, mais je le respire et je le savoure des yeux. (Avec un soupir et repoussant la timbale.) Ah ! vous êtes heureux, vous, de pouvoir vivre sans ces philtres.

GUILLAUME.

Mais c'est un bonheur qu'il vous est bien facile d'obtenir.

MICHEL.

Et l'habitude, ce tyran de notre vie ?

GUILLAUME.

Et la volonté, cette arme des forts ?

MICHEL, riant.

Oh ! la volonté !.. Une belle chose en philosophie ! Mais je voudrais bien voir comment votre volonté vous empêcherait de geler, en campagne, s'il vous fallait monter à cheval au lever du jour, campé dans des steppes de neiges, ou bien parader seulement une heure ou deux, en petit uniforme, sans dolman, sur la place Saint-Alexandre-Newski, avec vingt-cinq degrés de froid.

GUILLAUME.

Mais en ce moment nous n'en sommes pas là, je pense.

MICHEL.

Hé ! comptez-vous pour rien ce cri de la bête qui est en nous?.. Cette domination de la matière stupide qui réclame, toujours plus avide, même le poison dont nous lui avons fait un besoin ?.. En été, mon sang gèle si je ne lui donne « cet aliment de combustion. » Et je vous l'atteste, il m'a fallu plus de bravoure et d'énergie pour me corriger de ce vice absurde, qu'il ne m'en faudrait pour être un héros.

GUILLAUME.

C'est étrange à dire.

MICHEL.

Moins qu'il ne vous semble. Nous vivons sous un climat meurtrier, nous défendons notre vie. A dix-sept ans, j'étais soldat. Pour ne plus paraître enfant, je buvais plus qu'un homme... Joignez à cela cette fausse volupté de l'ivresse qui nous attire...

GUILLAUME, riant.

Casse-cou, cher comte ! Vous alliez me convaincre... ce mot est de trop !

MICHEL.

Hé ! pourquoi ne pas le dire ?... Toutes les vertus humaines ne côtoient-elles pas un vice ? Sans doute il est absurde de succomber à cette ridicule faiblesse, et d'éteindre tout à coup, stupidement, ce flambeau sacré de l'intelligence qui nous fait presque Dieu ! pour parler votre langage de poëte. Mais, dites-moi, depuis quand a-t-on trouvé le moyen de vaincre les passions ? Au joueur qui consume ses nuits dans la fièvre, hasardant sur une carte sa fortune et souvent son honneur... Au libertin qui se tue, à l'envieux qui se dévore, allez donc parler de volonté, de sagesse...

GUILLAUME.

Mais ceux-là du moins, du fond de leur vice et dans leur délire, ils gardent la conscience de leur âpre joie.

MICHEL, avec une exaltation fébrile.

Et qui vous dit que cette joie de l'ivresse, ce délire de

la raison qui chancelle n'est pas la volupté suprême, et le ciel, et l'oubli de toute pensée ?.. Sans doute c'est le domaine de la folie... Mais ne le savez-vous pas ?.. des âmes de poëtes s'y sont consolées.

GUILLAUME, froidement.

Alors buvez donc, Michel !

MICHEL, s'arrêtant tout à coup et avec un mouvement douloureux.

Ah !

GUILLAUME.

Eh bien ? qu'avez-vous ?

MICHEL.

Rien... J'extravaguais... et, sans vous en douter, vous m'avez brusquement calmé avec un mot qui m'est très-cruel. J'allais succomber à ce vertige. (Avec un amer découragement.) Ah !.. dire que j'en puis être réduit à de telles luttes !.. Je vous fais pitié ?..

GUILLAUME.

Oui ! surtout quand je songe... aux chagrins que vous avez causés.

MICHEL.

Ah ! vous savez mon histoire... C'est Tamara qui vous l'a contée.

GUILLAUME.

Oui.

MICHEL.

C'est hideux, n'est-ce pas ? Quelle chute du haut de ses rêves ! Depuis ce temps je me châtie. Vous le voyez, ce flacon, que je viderais sans sourciller, est là qui m'attire... et je n'y touche pas... Chez moi, jour et nuit, je fais placer à portée de ma main ce fascinant breuvage. J'y goûte pour me tenter... et je résiste.

GUILLAUME.

Mais pourquoi vous exposer à ces combats puérils ?

MICHEL.

Pour me convaincre moi-même de ma force, et pouvoir bientôt donner, à Tamara, ma parole que je ne succomberai plus.

GUILLAUME.

Ne la lui avez-vous donc point encore donnée.

MICHEL.

Non, j'attends d'être sûr de moi... D'ailleurs à quoi bon? Tout n'est-il pas fini entre nous? On ne se relève pas de telles chutes. Mais elle saura du moins que j'ai rougi du mal que je lui ai fait, et que j'ai voulu devenir digne d'elle.

GUILLAUME.

Et elle croira à ce serment?..

MICHEL.

Oh! comme à son évangile.

GUILLAUME.

Je vous plains d'en être réduit à de telles épreuves.

MICHEL.

Oui; car, en vérité, c'est absurde, étant ce que je suis!

GUILLAUME.

Non, c'est triste!... et vous l'aimiez!...

MICHEL.

Oui je l'aimais!.. C'est fou, n'est-ce pas? Je l'aimais avec tout ce qu'elle avait ranimé de pureté dans mon âme. Près d'elle, je me sentais redevenu croyant, et chaste, et vrai.

GUILLAUME.

Avouez qu'aujourd'hui ce langage est étrange.

MICHEL.

Hé! ne savez-vous pas de quel limon est composé notre cœur? J'ai mal vécu, vous le savez. J'ai souillé mon esprit et mon cœur dans cette débauche des sens qui nous saisit tous à vingt ans... J'ai mené la vie d'un soldat, et je sens encore en moi le germe de vices mal étouffés. Il y a peut-être un peu de vrai dans votre proverbe qui dit que sous le Russe on trouve un cosaque. Une aventure scandaleuse avec une fille de théâtre acheva mon triomphe!... Ah! j'ai bien ruiné ma vie, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

Et.. depuis que vous êtes ici, Tamara ne vous a-t-elle pas rendu... quelque espérance?

MICHEL, le regardant en face.

Pourquoi me faites-vous cette question, Guillaume?

GUILLAUME.

Parce qu'il me semble que, si vous restez, c'est qu'un espoir vous est venu.

MICHEL.

Est-ce bien là toute votre pensée?

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire?.. et pourquoi me regardez-vous ainsi?

MICHEL, après un moment d'hésitation.

Pardonnez-moi, j'ai tort... Mais je souffre même de cet espoir que vous avez deviné. Et puis... pourquoi ne point le dire : à certaines heures, je suis jaloux de vous.

GUILLAUME, troublé.

Jaloux de moi?

MICHEL.

Oui, Tamara n'est-elle pas redevenue libre?

GUILLAUME.

En ce cas, quel droit vous croiriez-vous sur elle?

MICHEL, vivement

Quel droit! (Se calmant.) Allons, j'extravague! J'oublie que ma jalousie même lui serait une offense... Ni vous, ni moi, d'ailleurs, ne pourrions être des rivaux vulgaires, alors qu'il s'agit du bonheur de sa vie. Elle serait entre nous. — Je vous ai dit cette mauvaise pensée, parce qu'elle m'est venue, voilà tout.

JACQUELINE, dans la coulisse.

Guillaume, Guillaume!

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUELINE, puis LA PRINCESSE.

JACQUELINE, entrant en courant.

Guillaume!... (S'arrêtant en voyant Michel.) Ah! vous êtes encore ici, M. le comte?.. Le bateau est en vue.

MICHEL.

Je partais, mademoiselle!

Coup de canon.

LA PRINCESSE, entrant tout agitée.

Ah! mon Dieu! Voilà qu'il commence son tapage.

MICHEL.

C'est pour vous saluer, princesse.

LA PRINCESSE.

Il va réveiller mes chiens s'ils dorment! (On entend encore le canon.) Ah! encore, il est capable d'en tirer cent coups!.. Michel, de grâce! courez... qu'il cesse!... Dites-lui que je l'exècre!

MICHEL.

J'y cours, princesse.

Il sort, Guillaume l'accompagne sur le perron et reste en vue.

Autre coup de canon.

LA PRINCESSE, courant par le salon.

C'est un bombardement!.. (A Jacqueline.) Mignonne, faites-lui signe de finir avec votre mouchoir.

JACQUELINE.

Au contraire, princesse, le Commodore croira qu'on l'encourage.

LA PRINCESSE.

C'est vrai!. . Et Mirza qui s'enroue dès qu'elle aboie! (Apercevant Dominique au fond.) Dominique!

DOMINIQUE, entrant.

Excellence?

LA PRINCESSE.

Mes chiens?

DOMINIQUE.

Ils sont dans la chambre de madame la princesse.

Le canon continue.

LA PRINCESSE, jetant un cri..

Les pauvres bêtes ! c'est fait pour les tuer... Dominique, allez vite près d'eux... mettez-leur du coton dans les oreilles... à tous !

Dominique sort.

GUILLAUME.

C'est fini, princesse.

Autre coup de canon.

LA PRINCESSE, faisant un sursaut.

Je t'en souhaite !... Je vais m'évanouir, bien sûr.

Elle tombe dans le fauteuil.

JACQUELINE.

Mais non, princesse.

LA PRINCESSE.

Je vous dis que si !... Et mademoiselle Renaud qui est avec eux... Je ne sais pas m'évanouir sans elle.

JACQUELINE.

Voulez-vous que je la fasse appeler ?

LA PRINCESSE, se levant

Non, je ne m'évanouirai pas, voilà tout !

GUILLAUME, regardant vers le lac.

Le comte Michel est arrivé.

LA PRINCESSE.

Allons, bon voyage !.. maudits soient les canons, les commodores et les bateaux ! Vous permettez, n'est-ce pas, que j'aille consoler mes pauvres chiens.

Elle sort en hâte par la droite.

SCÈNE VI

GUILLAUME, JACQUELINE.

JACQUELINE, regardant au fond.

Les voilà partis !

GUILLAUME, redescendant distraitement.

Ah !

JACQUELINE, après un silence pendant lequel elle a observé Guillaume qui est resté pensif.

De quoi causiez-vous donc, là, avec le comte?.. Vous aviez l'air tous deux très-préoccupés,

GUILLAUME, s'asseyant.

Je ne sais, du commodore, du lac, un peu de tout.

JACQUELINE.

Ah! un peu de tout?

GUILLAUME, regardant un bouquet qu'elle tient à la main.

Oui... Ils sont jolis tes fuchsias.

JACQUELINE.

N'est-ce pas?.. d'un bleu si tendre!.. mais est-ce que tu n'as jamais songé à te marier.

GUILLAUME, riant malgré lui.

Mon Dieu! quelle question tu me fais là?.. à propos de tes fleurs d'un bleu si tendre.

JACQUELINE.

C'est vrai... au premier abord... ma question n'est peut-être pas tout à fait préparée... Mais enfin, honore-la d'une toute petite réponse... Y as-tu jamais songé?

GUILLAUME.

Jamais!

JACQUELINE.

Jamais?.. Et pourquoi?

GUILLAUME.

Mais c'est un interrogatoire en règle!

JACQUELINE.

En règle... et à fond!

GUILLAUME.

Tu m'effrayes.

JACQUELINE.

Ce n'est pas une réponse cela.

GUILLAUME.

Eh bien!.. Je n'y ai jamais songé... parce que le désir ne m'en est jamais venu.

JACQUELINE.

Parfait, je m'attendais à des détours. Précisons pour-

quoi ce désir ne t'est il jamais venu ?.. Tu ris ?.. Eh bien, je vais parler pour toi. — Tu n'as jamais songé au mariage parce que tu avais une jeune sœur à élever... Est-ce cela ?

GUILLAUME.

Voyez-vous la devineresse !

JACQUELINE.

Tu as craint que, jalouse de ton affection, je ne souffrisse d'un partage où je n'aurais plus eu la plus belle part. Tu as pensé que ta femme n'aurait peut-être pas pour ta sœur la même tendresse que toi... ose nier !

GUILLAUME.

Mais... il se pourrait bien aussi... que je n'eusse jamais rencontré de fille, ou de femme que j'aimasse assez pour lui confier mon bonheur et le tien.

JACQUELINE.

Voilà pour le passé ! — Bon ! — Mais, à cette heure, n'aurais-tu pas rencontré une fille assez belle, assez noble pour nous deux ?... à qui tu ne craindrais plus de confier notre bonheur ?

GUILLAUME, ému.

Que veux-tu dire ?

JACQUELINE.

Pourquoi, depuis que tu m'écoutes, respires-tu avec tant de bonheur le parfum de cette rose fanée.. que Tamara a jetée là, tout à l'heure ?

GUILLAUME, se levant.

Jacqueline, tais-toi !

JACQUELINE, avec effusion et lui saisissant la main.

Ah ! tu l'aimes, mon frère chéri... tu l'aimes !

GUILLAUME, avec trouble.

Quelle idée !

JACQUELINE.

Tu l'aimes, méchant, et tu me le caches, et tu souffres !

GUILLAUME.

Mais tais-toi donc, te dis-je, c'est folie !

JACQUELINE.

C'est sagesse !... Qui donc, plus que Tamara, serait

digne de toi?.. Oh! ne nie pas!.. Depuis un mois, je t'observe; tu n'es plus le même, tu l'adores, te dis-je!

GUILLAUME.

Mais, imprudente, tu ne songes pas que cet amour, s'il était vrai, serait le malheur de ma vie.

JACQUELINE.

Ton malheur?... Si elle t'aimait!

GUILLAUME.

Si elle m'aimait!

JACQUELINE.

Ah! tu vois bien que cette pensée te transporte; que cet espoir t'éblouit?

GUILLAUME.

Ah! cruelle! tu ne sais pas le mal que tu me fais.

JACQUELINE. *

Parce que tu n'oses pas croire!.. Pourquoi ne t'aimerait-elle pas un jour, voyons?.. Est-ce parce qu'elle a été fiancée au comte Michel qu'elle a aimé, ou cru aimer... Oui, cru aimer!... Oh! tu as beau sourire, tout fier de ton expérience!... La première fille venue en sait plus long que vous sur ces choses-là!.. pour peu qu'elle ait l'esprit éveillé... et nous l'avons toutes!

GUILLAUME, riant malgré lui.

Folle!

JACQUELINE.

Ris, mais écoute.

GUILLAUME.

Voyons tes théories.

JACQUELINE.

Mais ce ne sont pas des théories... c'est de l'instinct. Trouve-moi une fille dans le monde — et il y en a beaucoup de filles... heureusement! — qui n'aime pas du premier coup le fiancé qu'on lui donne?.. pour peu qu'il soit aimable, et jeune, et bien tourné... C'est élémentaire cela! Elle l'accepte les yeux fermés... en les ouvrant un brin pour y fixer l'image qui va remplir son cœur. (D'un ton un peu déclamé et comme récitant une leçon.) « Elle le pare de toutes les

* Jacqueline, Guillaume.

« grâces de ce prince charmant qu'elle entrevoyait dans ses « rêves... Ce n'est pas lui qu'elle aime, c'est l'amour, ce « mot enivrant... non, ce mot magique... »

GUILLAUME, l'interrompant.

Mais c'est une phrase d'un de mes romans que tu me contes-là!

JACQUELINE.

Eh bien!.. Alors, qu'as-tu à répondre?

GUILLAUME.

Rien qu'un mot : Elle ne m'aime pas.

JACQUELINE.

Qu'en sais-tu?

GUILLAUME.

Te l'a-t-elle donc avoué?

JACQUELINE.

Eh! faut-il qu'elle l'avoue?... M'as-tu donc révélé ton secret, toi, orgueilleux, et n'ai-je pas lu dans ton cœur fermé?.. Depuis un mois que le comte Michel est ici, n'eût-elle point renoué ses fiançailles, si elle l'aimait encore?.. Pourquoi ne t'aimerait-elle pas, voyons?

GUILLAUME.

Innocente, tu prends les illusions de ta tendresse pour des réalités.

JACQUELINE.

Mais un mariage entre eux est devenu impossible! — Et tu ne lui supposeras pas cette idée monstrueuse de rester toujours fille... Alors donc...

GUILLAUME.

Mais... j'ai quarante ans et déjà mes cheveux grisonnent.

JACQUELINE.

Coquet!.. Ne vas-tu pas maintenant invoquer ton grand âge, pour qu'on te démente?

GUILLAUME.

Tu es folle, te dis-je.

JACQUELINE.

Hé! que tu ne demandes pas mieux que de me croire! Si tu savais seulement ce qu'elle me dit de toi.

GUILLAUME.

Non! ce qu'elle aime en moi c'est l'auteur, le poëte... Mais de là à l'amour quel abîme!

JACQUELINE.

Innocent, à ton tour. Ne sais-tu pas que c'est l'imagination qui le plus souvent guide notre cœur?

GUILLAUME, souriant.

Mon Dieu! par quel mystère es-tu devenue si savante?

JACQUELINE, avec fierté.

C'est que moi aussi, j'aime.

GUILLAUME.

Tu aimes?

JACQUELINE.

Sans doute!... Où voudrais-tu que j'eusse pris tant de science?.. Tiens, vois-tu là-bas, près du massif, ce bon Frantz qui relève avec tant d'attention les fleurs que ma main a froissées.

GUILLAUME, souriant *.

C'est lui que tu aimes?

JACQUELINE.

En personne.

GUILLAUME.

Et il t'aime aussi?

JACQUELINE.

Pardi! ne vas-tu pas t'en étonner?

GUILLAUME.

Il te l'a dit?

JACQUELINE.

Oh! jamais, pauvre Frantz... Comme tu le calomnies! Il est comme toi, grand frère, il se croit bien caché derrière le voile de sa modestie, de son humilité. Il souffre comme toi, en silence. « Ver de terre amoureux d'une étoile. » Mais du haut de son ciel, l'étoile voit tout, et c'est pour lui qu'elle laisse tomber ses rayons d'or. (Avec effusion et cachant son visage dans le sein de Guillaume.) Ah! je suis bien heureuse, va!...

GUILLAUME, lui baisant le front.

Sœur chérie, ne cache pas ton jeune front rougissant

* Guillaume, Jacqueline.

d'amour. J'avais rêvé pour te protéger cette main franche et loyale.

JACQUELINE, rayonnante de bonheur.

Mais je le sais, je l'ai compris! Je devine tout depuis que j'aime! — Tu lui parleras, dis?.. Car toi seul peux l'encourager... Il va partir... Il se tairait toujours.

GUILLAUME.

Et ce serait dommage, n'est-ce pas?...

JACQUELINE.

Dame!...

GUILLAUME.

En effet.

JACQUELINE.

Nous ferons ton mariage et le mien le même jour.

GUILLAUME.

Folle! ne songeons qu'à ton bonheur.

JACQUELINE.

Mais, sage sceptique, Tamara sait que tu l'aimes.

GUILLAUME.

Elle sait que je l'aime?

JACQUELINE.

Pardi! ou elle ne descendrait pas d'Ève!.. Tiens, la voici, tu vas voir.

Entre Tamara.

SCÈNE VII

GUILLAUME, JACQUELINE, TAMARA.

JACQUELINE, à Tamara.

Accourez et venez apprendre une grande nouvelle.

TAMARA.

Qu'arrive-t-il?..

JACQUELINE.

Il arrive... un mariage.

TAMARA, souriant.

Un mariage?

JACQUELINE, avec révérence.

Celui de votre servante.

TAMARA.

Avec Frantz?

JACQUELINE.

Vous l'avez dit.

TAMARA, lui prenant la main avec effusion.

Quel bonheur!

JACQUELINE, à Guillaume.

Tu vois, si, nous autres filles, nous savons comprendre à demi-mot... Tamara pourtant n'avait pas reçu mes confidences... Aveugle que tu es!

GUILLAUME, souriant.

Cela prouve tout simplement que vous êtes deux rusées.

JACQUELINE.

Voilà comme nous sommes! — Courbe-toi devant nous, superbe philosophe, qui ignorais encore que nous devinons toujours qui nous aime... N'est-ce pas, Tamara?

TAMARA, troublée.

Sans doute... j'avais bien soupçonné que Frantz...

JACQUELINE, à Guillaume, à demi-voix.

Tiens, elle a rougi, elle se trouble.

GUILLAUME, vivement.

Tais-toi!

TAMARA.

Et lui, Frantz, s'est-il déclaré?

JACQUELINE.

Lui?.. Ah! bien oui, ma chère, c'est moi qui demande sa main!

GUILLAUME.

S'il allait avoir peur, et refuser?

JACQUELINE

Mon Dieu!... qu'est-ce que tu me dis là?

TAMARA, riant.

Cela s'est vu.

JACQUELINE.

Bah! quoique timide il est brave. (D'un ton insinuant.) D'ail-

leurs, ne l'effraye pas... Enjôle-le tout doucement... Prends-le par la persuasion, s'il s'effarouche.

GUILLAUME, riant.

Marions-le sans qu'il s'en doute.

JACQUELINE, d'un ton boudeur.

Tu plaisantes toujours avec les choses les plus sérieuses.

GUILLAUME.

Là... là... calme-toi! — Quand veux-tu que je commence mes coupables manœuvres.

JACQUELINE, avec trouble.

Dame!.. Vois... tu es mon grand frère.

TAMARA.

Pourquoi attendre?.. mais aujourd'hui, à l'instant.. Pourquoi retrancher de sa vie qnelques heures de joie? — Appelons-le.

GUILLAUME.

Soit, à l'instant... le veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE bravement,

Je le veux. Mais je me sauve.

TAMARA.

Poltronne!

JACQUELINE.

Je voudrais bien vous y voir, belle moqueuse?... Mais vous me raconterez tout.

TAMARA.

Je le promets.

JACQUELINE.

C'est bien, je vais vous l'envoyer. (Revenant sur ses pas à Guillaume.) Ne le fais pas trop souffrir.

TAMARA.

Comme vous avez peur!

JACQUELINE, d'un ton fier.

Peur, moi?.. Ah! bien oui!.. Seulement (Rassemblant ses jupes.) Sauve qui peut!

Elle sort en courant.

SCÈNE VIII

GUILLAUME, TAMARA, puis FRANTZ.

TAMARA, la suivant des yeux.

Comme elle va!.. Le bonheur lui donne des ailes. (Regardant par le fond.) La voilà qui parle à Frantz... Elle s'enfuit... Il vient! (Redescendant.) Qu'ils sont heureux! et que la vie est belle pour ceux qui savent aimer ainsi!

FRANTZ, entrant.

Vous avez besoin de moi?...

GUILLAUME.

Oui absolument, pour ce dont il s'agit.

TAMARA.

Jacqueline ne vous a-t-elle rien dit?

FRANTZ.

Elle m'a dit en me montrant cette fenêtre : — Allez là-bas, et tenez-vous ferme.

GUILLAUME, riant.

Eh bien!.. te tiens-tu?

FRANTZ.

Oui.

GUILLAUME.

Bon... gare à toi! — Jacqueline t'aime... Veux-tu l'épouser?

FRANTZ, chancelant tout à coup comme étourdi et s'affaissant sur un fauteuil.

Ah! mon Dieu!.. ah! mon Dieu!.. que me dites-vous.

TAMARA, souriant.

Nous sollicitons votre main pour Jacqueline.

FRANTZ.

Ma main.

TAMARA.

Mais... qu'avez-vous donc?

FRANTZ, avec un sourire naïf.

Rien, rien!.. Je comprends maintenant!.. Mais sur le moment... je m'attendais si peu à cette plaisanterie... Suis-je bête!.. (Mettant la main sur son cœur.) Allons, c'est passé!

GUILLAUME.

Une plaisanterie! (Lui prenant la main.) Frantz, crois-tu donc que nous serions si cruels?.. Nous jouer de ton cœur?

FRANTZ, les regardant éperdu.

Comment?.. Mais voyons... c'est impossible!

GUILLAUME.

Ami, je te demande si tu veux devenir le mari de ma sœur.

FRANTZ, se levant.

Quoi! c'est vrai?.. Moi... son mari?... Elle... ma femme?

TAMARA.

A moins que vous ne la refusiez.

FRANTZ, s'affaissant de nouveau.

Ah!

GUILLAUME, lui tapant dans les mains.

Eh bien! eh bien!.. Vas-tu déjà la laisser veuve?

FRANTZ, se relevant avec énergie.

Ah! jamais! je vous le jure!

TAMARA, riant.

Elle le disait bien qu'il est brave.

FRANTZ.

Elle l'a dit!... et moi qui n'osais vous croire... Mais je n'ai rien fait pour mériter une telle félicité! Tamara... Guillaume... mais qui donc êtes-vous? vous qui me donnez en ouvrant la main un trésor que je n'aurais jamais osé demander à Dieu dans mes rêves!.. Qui donc êtes-vous?

GUILLAUME.

Parbleu, je suis ton frère!.. ne me cherche pas un nom dans le ciel.

FRANTZ.

Et moi, j'allais partir... en cachant cet amour résigné!...

TAMARA.

Et vous ne parliez pas, ingrat.

FRANTZ.

Moi?.. mais je ne suis qu'un paysan dégrossi... Jamais la pensée d'un espoir ne me serait venue. Je l'aimais, voilà tout. (Avec une véhémence indignée.) Mais qui donc ne l'adorerait pas?.. Où donc est-il le sauvage, assez... sauvage pour ne pas... Mais son âme d'ange éclaire ses yeux, son sourire franc va droit au cœur, et l'émeut, et l'élève, et le ravit... Mais je lui dirais, à ce sauvage... Non, je ne lui dirais rien! Et, elle, mademoiselle Jacqueline... j'ai bien entendu... elle consent et... elle...

TAMARA.

Elle vous aime.

FRANTZ, avec un cri de joie.

Ah!

Il saisit Tamara par la tête et l'embrasse avec transport.

TAMARA, surprise, et riant confuse.

Frantz!.. Frantz!... Que faites-vous?

FRANTZ, sans l'écouter.

Il faut que je la voie.

Il sort en courant.

SCÈNE IX

GUILLAUME, TAMARA puis JACQUELINE.

TAMARA, rajustant ses cheveux et riant aux éclats.

C'est moi qui paie les frais de la guerre.

GUILLAUME.

Bah! ces baisers-là n'étaient point à votre adresse.

TAMARA.

Et... si Jacqueline le savait?

JACQUELINE, entr'ouvrant la porte de gauche et passant la tête.

(Avec mystère.) Je le sais.

GUILLAUME, éclatant de rire.

Tu étais là?

JACQUELINE, étouffant sa voix.

Il est bien parti?..

Elle désigne le fond du geste.

TAMARA.

Oui, entrez tout entière.

GUILLAUME, l'attirant par la main.

Tu écoutais là?...

JACQUELINE, se récriant*.

Oh! fi donc!.. impossible d'entendre un petit mot!... C'est fait?..

TAMARA.

C'est fait!

JACQUELINE.

A-t-il bien souffert?

GUILLAUME.

Hypocrite!

JACQUELINE, lui prenant la main.

Tiens, tâte mon cœur... j'étais bien émue, va. — Ah! il ne faudrait pas se choisir un mari tous les jours!

TAMARA.

Frantz m'a volé deux baisers... Il faut qu'on me les rende.

JACQUELINE.

Eh bien, on vous les paiera, avare. — Mais je m'en vais, je ne puis plus tenir en place!

GUILLAUME, regardant dans le parc et étouffant sa voix.

Frantz te cherche!...

JACQUELINE, de même, à Tamara.

Il me cherche?..

TAMARA, de même.

Oui.

JACQUELINE, de même.

Je vais me cacher... Il sera bien malin s'il me trouve.

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE X

GUILLAUME, TAMARA.

TAMARA.

Quelle adorable sœur nous avons là, Guillaume.

GUILLAUME.

Merci, j'aime à vous entendre à lui donner ce nom.

* Guillaume, Jacqueline, Tamara.

TAMARA.

N'êtes-vous pas tous deux mes plus chères amitiés.

GUILLAUME.

Bien vrai?...

TAMARA.

En doutez-vous? Comment pourrais-je oublier, sans être ingrate, le bien que vous m'avez fait, en m'enseignant la vie.

GUILLAUME, riant.

Prenez garde d'y être trop savante.

TAMARA.

Vous vous moquez. J'ai appris de vous du moins, à réagir contre ces désertions de la volonté qui livrent le faible en pâture au moindre souci. Le combat peut être rude et faire beaucoup souffrir... Mais je sais maintenant qu'on peut vaincre... Est-ce bien de mon maître?

GUILLAUME.

Vous me faites honneur. Et... vous sentez-vous heureuse?

TAMARA.

Heureuse?.. C'est là un bien grand mot, auquel il n'est pas toujours aisé de répondre. Pourtant, Guillaume, il y a des instants où je crois l'être... où, comme à cette heure, tout me semble amical et confiant : les fleurs, les arbres et le ciel. Tout m'émeut, m'attendrit; ces grands massifs pleins d'ombre, et d'où s'envolent des cris d'oiseaux, et ces longues allées de charmilles où tremblent quelques rayons d'or... Est-ce ma jeunesse qui rayonne sur tout cela, Guillaume, je l'ignore, mais j'aime la vie, et j'espère!... Êtes-vous rassuré?

GUILLAUME.

Oui.

TAMARA

Et, maintenant, je vais réveiller ma tante, car, si je ne venais pas, elle dormirait jusqu'à ce soir... A bientôt!... je reviens!... Elle sort par la droite.

SCÈNE XI

GUILLAUME, puis MICHEL.

GUILLAUME.

Mon Dieu! si Jacqueline disait vrai!.. Si elle m'aimait!.. Quel rêve!

MICHEL, entrant par le fond.

Bonjour!

GUILLAUME, tressaillant.

Ah! tiens, c'est vous, Michel... Déjà?

MICHEL, gaiement.

Oh! deux heures de navigation me suffisent. (Se jetant sur le divan.) Ouff... Je suis fatigué! — Ma foi, mon cher, vous avez eu tort de ne point venir avec moi... Ce Crésus de Staunley a un yacht aménagé d'une façon supérieure... et nous avons fait, tout en voguant, un déjeuner parfait.

GUILLAUME, distraitement.

Ah!

MICHEL.

Sans compter que j'ai gagné à ce bon commodore un pari de deux cents louis... Pauvre vieux!... Figurez-vous... Eh! bien, mon cher, vous ne m'écoutez pas?

GUILLAUME.

Si!... quel pari avez-vous gagné?...

MICHEL.

J'ai fait mordre la poussière à la fière Albion... (Riant.) La poussière est le mot... Figurez-vous, mon cher, que tout en déjeunant... Staunley, qui boit comme un mouche, me porte un défi au Xérès alterné de Porto. Il propose deux cents louis d'enjeu... J'accepte...

GUILLAUME, le regardant en face.

Ah!... Et alors?...

MICHEL.

A l'heure qu'il est, Staunley est sous sa table d'ébène,

examinant de près les fleurs de son tapis... C'est drôle, hein ?

GUILLAUME.

Mais, malheureux... vous êtes étourdi.

MICHEL.

Allons donc!... pas même une pointe de gaieté!.. Car, au fond de tout cela, je suis fort triste... en songeant à vous, mon pauvre ami... car, vous savez, je vois votre jeu. Vous aimez Tamara, mon cher, et j'ai la corde... Dans peu de jours vous verrez du nouveau.

Pendant tout le commencement de cette scène il ne doit laisser voir qu'une animation légère.

GUILLAUME.

Elle vous aime encore ?

MICHEL.

Peuh!... C'est dans l'âme, voyez-vous... elle en a pour la vie!.. Mais bah!.. Il n'y a pas qu'une fille sous le soleil, n'est-ce pas?.. Vous vous consolerez ?

GUILLAUME, l'observant toujours

Il le faudra bien.

MICHEL, avec un rire nerveux.

Dites donc... tout à l'heure, en revenant, je songeais à notre conversation de ce matin... à mes grands sentiments... Entre nous... voyons, vous avez dû me trouver parfaitement bête.

GUILLAUME, à part.

Plus de doute... il est ivre !

MICHEL.

Voilà ce que c'est que l'amour!... le plus puissant des dieux!... qui fait d'un sage un fou, et d'un fou un héros... O amour!... ô jeunesse ! ô poésie !... (Déclamant.) « Tu veux une étoile, mon ange?... Tourne vers moi tes yeux qui reflètent l'azur... j'y choisirai la plus belle, et j'irai la chercher... » C'est en Asie qu'on chante ça !.. Chez vous, c'est une autre chanson...

GUILLAUME, à part.

Si elle le voyait ainsi, tout serait fini !...

MICHEL.

Quand Tamara sera ma femme, je laisse mon régiment de cosaques, et je vais vivre en Géorgie... dans les montagnes, tout près du ciel... Si l'empereur me le permet, toutefois ! — Que cherchez-vous donc là-bas... vers la chambre de la princesse?

GUILLAUME.

Je croyais entendre revenir Tamara.

MICHEL.

Elle va être surprise en me revoyant si tôt.

GUILLAUME.

En effet!... (A part.) Elle ne vient pas !... Si je l'appelais ?... Oh ! non, ce serait odieux !... Pourtant...

MICHEL, riant.

Ah çà ! mon cher, vous parlez comme un dieu vengeur... Composez-vous une tragédie ?

GUILLAUME.

Oui, comme vous dites, une tragédie.

MICHEL.

Per Bacco !... Cela doit être sombre, Guillaume, vous avez l'air du diable !

GUILLAUME, avec détermination, à part.

Oh !... non, non... c'est son âme que je souillerais... Non, ce serait trop lâche! (Allant à Michel résolument et lui mettant la main sur l'épaule.) Michel, levez-vous et partez.

MICHEL.

Moi, partir?... Que signifie?... Êtes-vous fou, mon cher ?

GUILLAUME, avec autorité.

Cela signifie que vous êtes ivre, et que je ne veux pas que Tamara vous voie ainsi...

MICHEL, se levant brusquement.

Ivre !... Guillaume, Guillaume... c'est là une horrible raillerie.

GUILLAUME.

Je vous dis ce qui est !... Elle va venir... hâtez-vous.

MICHEL, après un silence, avec ironie.

Tiens !... Tiens !... vous voulez m'éloigner... et rester seul avec elle.

GUILLAUME *.

Michel...

MICHEL.

Cette réflexion d'un homme ivre... n'est point trop dépourvue de raison... Que vous en semble?

GUILLAUME.

Je vous répète que, si votre raison n'est point obscurcie... tout en vous révèle l'ivresse... votre visage, votre maintien.

MICHEL, avec colère.

Guillaume !

GUILLAUME.

Je vous jure que, si vous êtes encore là quand elle va franchir ce seuil, vous êtes perdu... à jamais perdu.

MICHEL, attéré et portant la main à son front.

Perdu !... Diraît-il vrai ?.. Mais non !.. cent fois, dans des orgies, j'ai supporté le double...

GUILLAUME.

Mais, malheureux, vous n'avez plus l'habitude de ce vice... vous vous êtes laissé surprendre... Voyons, c'est logique, ce que je vous dis là... le comprenez-vous?

MICHEL, avec effroi.

Mon Dieu!... sur votre honneur, Guillaume, me dites-vous la vérité ?..

GUILLAUME.

Sur mon honneur.

MICHEL, comme sondant sa raison avec épouvante.

Ah! c'est pourtant vrai... je sens l'ignoble ivresse qui m'envahit... Misérable!.. misérable!.. (Avec rage et se frappant le front avec ses poings.) Oh! le cosaque !... le cosaque !...

GUILLAUME.

Hâtez-vous!.. hâtez-vous !.. la voici !

* Guillaume, Michel.

MICHEL, chancelant, éperdu.

Guillaume, sauvez-moi !.. Emmenez-moi !

Il tombe presque dans les bras de Guillaume. — A ce moment Tamara paraît.

MICHEL.

Dieu du ciel !.. Elle me voit !..

Il s'arrache des bras de Guillaume, fait trois pas sur le devant de la scène et demeure immobile, pétrifié, se soutenant à la table, comme terrassé par l'ivresse.

SCÈNE XII

GUILLAUME, TAMARA, MICHEL.

TAMARA, joyeusement.

Ah! vous êtes de retour, Michel?

MICHEL, avec un sourire forcé.

Oui... oui...

Tamara va vers lui.

GUILLAUME, s'avançant précipitamment entre eux.

Tamara... venez!.. Jacqueline vous attend.

TAMARA.

Allons, ma tante va nous suivre... (Elle prend le bras que Guillaume lui offre.) Venez-vous, Michel?

MICHEL.

Oui... oui...

Tamara, voyant que Michel demeure immobile, s'arrête étonnée. Du regard, elle semble interroger Guillaume, qui s'efforce à l'emmener.

GUILLAUME.

Tamara, venez !

TAMARA, étonnée.

Michel, qu'avez-vous?.. Guillaume, pourquoi pleure-t-il?

GUILLAUME.

Laissez-le... au nom du ciel!..

TAMARA.

Non, non !... C'est moi, je le devine, qui suis cause de ces pleurs !... (Elle se dégage des bras de Guillaume, et courant à Michel. Avec une explosion de tendresse.) Michel !... Michel !.. je veux voir tes larmes !

Elle saisit les poignets de Michel pour le forcer à dévoiler son visage. Il veut résister; une lutte s'engage presque entre eux, mais bientôt elle le contraint à céder, et, reconnaissant qu'il est ivre, elle jette un cri déchirant et le lâche, avec un geste si violent de dégoût et d'horreur, qu'il chancelle et tombe à moitié sur la table.

GUILLAUME.

Tamara, par pitié!... laissez-moi seul avec lui..

TAMARA.

Le malheureux!

GUILLAUME.

Votre regard le tue... retirez-vous!

TAMARA, avec une agitation fébrile.

Guillaume, me pardonnerez-vous de l'avoir aimé?...

GUILLAUME.

Que dites-vous?...

TAMARA.

Guillaume, voici ma main... voulez-vous de moi pour femme?...

GUILLAUME.

Tamara!... Bonté divine.

MICHEL.

Sa femme !... Tamara je t'adore et tu m'aimes.

TAMARA, sans l'écouter, à Guillaume.

Guillaume, vous m'avez dit un jour que vous croiriez à moi comme à la plus loyale des femmes... moi, je crois à vous comme au plus généreux des hommes. (Montrant Michel.) Guillaume, si je l'aimais encore, je serais perdue... voulez-vous me sauver ?

MICHEL, éperdu.

Guillaume! c'est son malheur; c'est le vôtre !

GUILLAUME.

Tamara !

MICHEL, à Tamara, avec rage.

Tu m'aimes ! tu m'aimes !

TAMARA, se retournant vers lui avec un éclat d'indignation farouche.

Je vous méprise... et je vous hais !

MICHEL, accablé.

Mon Dieu ! (Il les regarde un moment tous deux. — Tout à coup il est saisi d'un rire convulsif.) Ha ! ha ! ha !.. Guillaume, l'avenir me vengera, car je reste entre vous !...

GUILLAUME.

Nous verrons !

ACTE TROISIÈME

Un salon de l'hôtel Chandor, aux Champs-Elysées, à Paris. A droite, un divan. A gauche, une table chargée de journaux et de livres.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE RENAUD.

LA PRINCESSE, debout, appuyée les mains sur un fauteuil et dictant à mademoiselle Renaud, qui écrit.

« J'espère donc, mon ami, mener à bien cette grande » affaire, ou j'y perdrai mon entêtement de femme... » dites à notre chère Marie qu'elle est trop belle pour » n'être pas aimée... Ma nièce Tamara de Chandor se » rappelle à votre bonne affection ainsi que son mari... » En attendant, croyez... et cœtera et cœtera, votre amie, » Olga Gorlitzin... qui a bien mal à la tête. »

MADEMOISELLE RENAUD, lui présentant une lettre.

Il ne vous reste plus que votre lettre à madame de Bruloff... Si vous voulez la relire...

LA PRINCESSE.

Merci. Donnez. (Elle s'assoit. Regardant la lettre.) Renaud, vous écrivez comme un ange... votre écriture n'a qu'un défaut, c'est d'être si menue, que j'ai une peine infinie à relire ce que je vous ai dicté... Mon pauvre ami Bomberg, qui n'a pas de meilleurs yeux que moi, doit vous maudire chaque fois que je lui donne de mes nouvelles.

MADEMOISELLE RENAUD.

Votre ami Bomberg, madame, met des lunettes, et si vous faisiez comme lui...

LA PRINCESSE.

Des lunettes!.. pour me défigurer?..

MADEMOISELLE RENAUD, riant.

Mais devant moi, madame?

LA PRINCESSE.

Devant vous... je me verrais tout de même! Enfin!... Voyons. (Lisant.) « J'ai fait vos commissions, ma chère. Trois » amours de robe satin chine : une mauve, une lilas, une » violet; les mieux appropriées à la douleur où vous » plonge la mort de votre excellent mari... que Dieu ait » son âme!... La mauve a des bouillonnés de tulle illu- » sion, relevés avec des nœuds blancs, bordés de noir... » c'est d'un effet délicieux... Tout cela mis sous le sceau » de l'ambassade, vous arrivera sans danger des profana- » tions douanières. J'y joins un perroquet charmant que » je vous prie d'accepter en souvenir de moi, et qui parle » espagnol comme la comtesse de Cermoral, sauf qu'il en » dit plus long qu'elle et qu'il est moins jaune de teint. Il » y a des provisions pour la route. — Nous avons à Paris, » cette année, une saison d'hiver très-brillante. Tamara se » livre à ce tourbillon mondain avec une ardeur qui res- » semble à du vertige, et qui m'étonne parfois chez cette » nature sérieuse et réfléchie. Mon neveu de Chandor est » toujours parfait pour elle, et deux années de mariage » n'ont fait que resserrer leur affection... » (Parlé.) Deux années!.. Y a-t-il bien deux ans, Renaud, qu'ils sont mariés?

MADEMOISELLE RENAUD.

Oui, madame... et même un mois de plus.

LA PRINCESSE.

Comme le temps va! (Reprenant sa lecture.) « Vous aurez » appris sans doute que Serge Noyeroff, votre cousin, a » eu le bonheur de se casser la clavicule en courant au » steeple-chase de La Marche. Le voilà à la mode! Il est » du reste le compagnon de ce fou de Michel Woynoff, » qui, à peine remis de sa blessure reçue au Caucase, a » repris son train comme s'il avait à racheter dix-huit

» mois de sagesse... et ce charmant vaurien y réussit, je » vous le jure, car il est ici le lion de la saison, et l'on » conte de lui, presque chaque jour, quelque nouvelle » folie. — Mais je vous entretiens là, mon amie, de sujets » bien profanes pour votre extrême douleur... Hélas ! » vous savez la part que je prends à votre triste deuil ; » et j'espère que Dieu, source de toute consolation, vous » aidera dans cette rude épreuve. Comme vous j'ai vu des- » cendre au tombeau un époux adoré. Comme vous, dans » ma désolation (Tournant la page.) dans ma dé... so... la... » tion, j'ai songé à le suivre... mais j'ai réfléchi... Il me » restait le devoir de prier pour son âme et je me suis rési- » gnée. Chaque jour encore, devant son portrait, je me re- » cueille et je pense à ses vertus. (Avec sentiment.) Il est là, » sous mes yeux, noble, calme et digne !.. » (En disant ces mots, elle désigne un grand tableau représentant une nymphe et vers lequel elle porte son regard.) (Parlé.) Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce que c'est que ça, Renaud ?... Qu'est devenu le général ?...

MADEMOISELLE RENAUD.

Madame... mais il y a quelque temps qu'il n'est plus là.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ?.. Depuis quand ?

MADEMOISELLE RENAUD.

Depuis quinze jours. La corde qui le soutenait s'est rompue... et il est tombé, s'est cassé...

LA PRINCESSE.

Cassé !... le général ?..

MADEMOISELLE RENAUD.

Non !... seulement le cadre et, pendant qu'on le raccommode, on a mis cette nymphe de l'Albane à sa place.

LA PRINCESSE, regardant le tableau.

Elle est jolie !... Tiens, je la garderai, on mettra le général... dans l'escalier.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUELINE, puis FRANTZ.

JACQUELINE, entr'ouvrant la porte.

Fait-il jour chez madame la princesse?

LA PRINCESSE.

Grand jour... il est deux heures et nous achevons ma correspondance. (Elle l'embrasse au front.) Bonjour, mignonne.

JACQUELINE,

Je vous dérange?

LA PRINCESSE.

C'est fini, asseyez-vous là, sur le divan, près de moi.

JACQUELINE, s'asseyant *.

Je croyais Tamara chez vous.

MADEMOISELLE RENAUD.

Elle est sortie avec M. de Chandor.

JACQUELINE.

Si tôt?... Bon, je devine... quelque folie pour le baptême de monsieur mon fils.

LA PRINCESSE

Monsieur mon fils! quelle emphase!

JACQUELINE.

Hé!.. il a déjà un an... Je peux me vanter.

LA PRINCESSE.

C'est vrai, je n'en ai jamais fait autant!... Et Frantz?

JACQUELINE.

Votre amoureux?... Il travaille, là haut, dans son antre. Je le quitte. Il va descendre vous faire sa cour.

LA PRINCESSE, riant.

Oui, si sa distraction ne l'entraîne pas dans les Champs-Elysées, comme l'autre jour.

JACQUELINE.

Oh! il sait que je suis ici, l'instinct le guidera.

* Mademoiselle Renaud à la table, Jacqueline, la princesse.

LA PRINCESSE.

Voyez-vous la vaniteuse!

MADEMOISELLE RENAUD, achevant de cacheter les lettres.

Je puis envoyer ces lettres à la poste?

LA PRINCESSE.

Oui, merci, chère. (Mademoiselle Renaud sort. A Jacqueline.) Avez-vous bien dansé hier, à ce bal?

JACQUELINE.

Ouf!... Une heure et demie de cotillon!... Je tourne encore.

LA PRINCESSE.

Vous aviez une toilette ravissante. Elle a dû faire son effet.

JACQUELINE, d'un petit air fat.

Oui, assez. (Entre Frantz.) Ah! voici mon ours, voyez-vous qu'il est venu.

FRANTZ, allant droit à Jacqueline et lui tendant la main.

Bonjour, princesse.

JACQUELINE, imitant la princesse.

Bonjour donc, déjà, mon cher.

FRANTZ s'apercevant de sa méprise, à la princesse.

Ah! pardon, princesse.

LA PRINCESSE, riant.

Voyez-vous l'instinct!

FRANTZ.

Mon instinct me faisait tendre la main à quelqu'un que j'aime... J'ai cru que c'était vous, princesse.

LA PRINCESSE.

Bon, c'est une déclaration cela.

JACQUELINE.

Perfide!... devant moi!

FRANTZ, avec un effroi comique.

Tout est découvert! Tirez-moi de là, princesse.

LA PRINCESSE.

Impertinents que vous êtes tous deux, c'est moi qui fais les frais de vos manéges d'amoureux!... Si j'avais seulement trente ans de moins...

JACQUELINE.

Je me sauverais.

LA PRINCESSE.

Pour qu'il vous suive. — A propos, avez-vous vu Michel, hier, à ce bal?

JACQUELINE.

Je l'ai aperçu. Il doit aujourd'hui vous faire visite.

LA PRINCESSE.

Ce sera la seconde en trois mois.

SCÈNE III

LES MÊMES, TAMARA, GUILLAUME.

Ils entrent en portant à deux une corbeille pleine de joujoux qu'ils déposent sur la table.

JACQUELINE.

Ah! de retour, coureurs!.. D'où venez-vous?

TAMARA.

De chercher une charretée de joujoux pour notre filleul.

JACQUELINE, battant des mains.

Ah! comme en voilà!

FRANTZ.

Tu partageras avec lui.

JACQUELINE.

Je crois bien!

TAMARA, l'amenant sur le devant de la scène.

Maintenant, ferme les yeux.

JACQUELINE *.

J'y consens.

Elle ferme un œil et tient l'autre tout grand ouvert.

TAMARA.

Tu triches.

JACQUELINE, fermant les yeux.

Non, tiens, me voilà comme Bélisaire.

TAMARA.

Ne bouge pas. (Elle lui met un bracelet au bras.) C'est fait!

* Tamara, Jacqueline, Guillaume, la princesse, Frantz.

JACQUELINE, regardant.

Oh! le portrait de mon bébé... Quel amour! l'adorable surprise, et que vous êtes gentils. (Courant à Frantz.) Frantz, vois donc!... il te ressemble!...

FRANTZ.

Oui, c'est frappant... avec tous tes traits!

JACQUELINE,

Ce n'est pas vrai!... Il a tes yeux de la couleur des miens... Voyez, princesse... jugez...

LA PRINCESSE.

Oh! ce n'est donc pas discutable... c'est à moi qu'il ressemble.

JACQUELINE, se récriant.

Oh!

FRANTZ, allant prendre la corbeille.

Il faut lui porter tout cela.

JACQUELINE.

Non, il dort.

FRANTZ.

Pas du tout, il est éveillé...

JACQUELINE, montrant son bracelet.

Ah!... voyons s'il se reconnaîtra. Venez-vous avec nous, princesse?

LA PRINCESSE.

Oui, je veux voir sa joie.

JACQUELINE. à Frantz. *

Donne-moi la corbeille.

FRANTZ.

Non, toi, tu portes le bracelet.

JACQUELINE, voulant lui prendre la corbeille.

Je veux lui présenter aussi les joujoux!... Je suis la mère.

FRANTZ, résistant.

Et moi aussi!

GUILLAUME, riant.

Bon! encore une querelle.

JACQUELINE, tirant la corbeille.

Ils sont à moi... Tamara, dis-lui donc de céder.

* Tamara, Frantz, Jacqueline, la princesse, Guillaume.

TAMARA.

Frantz...

FRANTZ.

Eh bien! partageons.

JACQUELINE.

Je le veux bien. (Elle fait mine de prendre sa robe.) Tiens-moi mon ouvrage qui me gêne.

FRANTZ.

Donne.

Il lâche les jouets d'une main.

JACQUELINE saisit ce moment pour lui arracher la corbeille et se sauve en riant.

Bonjour!

FRANTZ, abasourdi.

Ah!...

LA PRINCESSE.

Si vous ne lui faites pas une scène... vous n'êtes qu'un mouton bêlant.

FRANTZ.

Ah! vous allez voir, venez.

SCÈNE IV

TAMARA, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Quels fous, et quels gentils amoureux!

TAMARA, avec un soupir.

Oui.

GUILLAUME.

Mon Dieu, chère, quel gros soupir!..'Es-tu souffrante?

TAMARA, souriant.

Non.

GUILLAUME.

Mais pourtant ton sourire est contraint... Depuis ce matin je te vois toute préoccupée... Qu'as-tu?

TAMARA.

Rien, rassure-toi... Un peu de fatigue.

GUILLAUME, la faisant asseoir près de lui sur le divan.

Bon! le bal de demain guérira cela.

TAMARA.

Non, je n'irai pas.

GUILLAUME, souriant.

Oh! c'est sérieux, alors.

TAMARA.

Oui, c'est sérieux. Je veux renoncer à ce bruit, à ces fêtes où je t'entraîne.

GUILLAUME.

Enfant, ma seule joie n'est-elle pas de te voir heureuse.

TAMARA.

Mais il ne faut pas que ce bonheur te coûte des travaux qui te sont chers.

GUILLAUME.

Égoïste, tu veux prendre pour toi le sacrifice.

TAMARA.

Oh! ce n'en est pas un, je te le jure !...

GUILLAUME.

Eh bien! je te céderai. Tu n'iras pas à ce bal.

TAMARA, vivement.

Non plus qu'aux autres... je t'en prie.

GUILLAUME, souriant.

Mais c'est un renoncement au monde.

TAMARA.

Un caprice peut-être... Je suis lasse de cette existence vide et fiévreuse qui nous prend l'un à l'autre... Que te dirais-je enfin? J'ai besoin de me reposer dans ton affection.

GUILLAUME.

Ne sais-tu pas que tes caprices mêmes me sont chers.

TAMARA.

Tu es bon.

GUILLAUME.

Ainsi c'était là toute ta préoccupation... Tu ne me cachais pas quelque souffrance?

TAMARA.

Mais de quoi souffrirais-je?

GUILLAUME.

Écoute, amie, il est de ces instants, dans l'existence de deux époux, où ils doivent causer cœur à cœur et sans restriction de pensée, car le plus léger doute qui se glisse entre eux peut détruire à jamais leur repos.

TAMARA.

Douter !... nous?.. mon Dieu, Guillaume, que dis-tu ?

GUILLAUME.

Ah! tout le bonheur que puisse nous donner Dieu, tu me l'as donné dans ces deux années d'amour qui ont rayonné sur ma vie. Tu m'as aimé?

TAMARA, avec élan.

Je t'ai aimé!... Crois-tu donc que je ne t'aimes plus?

GUILLAUME.

Si!... Je crois en la pureté de ton âme comme je crois en ta jeunesse. Mais depuis quelque temps tu sembles tourmentée de vagues tristesses, comme si notre bonheur ne te suffisait plus.

TAMARA.

Que dis-tu ?

GUILLAUME.

Laisse-moi dire, enfant. Souvent l'esprit voyage agité de désirs sans but... Voyons, que te manque-t-il... ou que désires-tu?

TAMARA.

Mais rien je t'assure.

GUILLAUME.

Tu es heureuse, bien vrai?

TAMARA.

Bien vrai!

GUILLAUME.

Eh bien! promets-moi que si jamais, ne fût-ce qu'en pensée, tu avais quelque peine, dût en souffrir l'époux, tu te confierais au frère, à l'ami.

TAMARA.

Je te le promets.

GUILLAUME.

Merci.

FRANTZ, entrant.

Tamara, Jacqueline vous réclame. On vient d'apporter la robe de baptême, on l'essaie, et vous comprenez qu'il faut que vous voyiez cela.

TAMARA.

Oh! c'est sérieux!... j'y cours. (A Guillaume.) Je vais écrire à madame de Noverre pour m'excuser à son bal.

GUILLAUME, souriant.

Que ta volonté soit faite.

TAMARA, à Frantz.

Je vais voir notre filleul dans ses atours.

SCÈNE V

GUILLAUME, FRANTZ.

FRANTZ.

Ah! nous n'allons pas au bal de demain?... bonne nouvelle!

GUILLAUME.

Oui.

FRANTZ.

Mais vous répondez d'un air soucieux... regretteriez-vous de passer une nuit sans voir danser nos femmes?

GUILLAUME.

C'est que je m'inquiète de cette résolution de Tamara.

FRANTZ, riant.

Bonté du ciel, encore... Guillaume? Après vous être effrayé du monde, allez-vous vous effrayer de la retraite?

GUILLAUME.

Eh! sans doute, je suis fou! mais que veux-tu? je ne puis dominer mes craintes, car c'est pour elle, c'est pour son repos que je tremble.

FRANTZ.

Pour son repos?... Quelle diable d'idée vous pousse-là,

Guillaume?.. En venez-vous à douter, après deux ans de mariage, de confiance et de quiétude? Quand vous vous êtes éprouvés tous deux, et que votre affection ne s'est jamais démentie?.. Mais c'est presque lui faire offense!

GUILLAUME.

Eh! tu sais bien comment je l'aime, et que je suis prêt à tout subir pour la voir heureuse!... Que te dirai-je?... J'ai tort sans doute, mais j'ai peur du monde, de cette vie agitée...

FRANTZ.

Non, non, ce n'est pas le monde qui vous effraie! (Mouvement de Guillaume.) Voyons, frère, osez être brave avec moi... Il est de ces fantômes qu'il suffit de toucher du doigt pour les faire évanouir.

GUILLAUME, troublé.

Que veux-tu dire? et quel est ce fantôme.

FRANTZ, après un silence.

Il s'appelle... Michel Woynoff.

GUILLAUME.

Frantz! — Eh bien! oui, tu as raison... Depuis que Michel est de retour, je suis tourmenté par cette pensée cruelle qu'elle l'a aimé.

FRANTZ.

Mais, Guillaume... ils se rencontrent à peine.

GUILLAUME.

Eh! crois-tu donc que je la soupçonne?.. Mais tu sais tout de notre mariage... Je ne dois mon bonheur et Tamara qu'à une déception qui l'a séparée de lui. Tu as vu mes combats et mes craintes.

FRANTZ.

Oui, et je pouvais les comprendre alors, car c'était hasarder votre avenir à tous deux dans une terrible épreuve... mais aujourd'hui rien ne justifie vos inquiétudes... il reste entr'eux des liens de famille... de convenance...

GUILLAUME.

Hé! raisonne-t-on la jalousie, la peur? Ah! nature sim-

ple que tu es, tu ne sais pas à quels leurres se prennent les femmes! Il est plus déchu que jamais?... Mais c'est là qu'est le danger... Une âme à sauver, un damné à racheter de l'enfer du vice... quel piége pour un cœur ému de pitié!

FRANTZ.

Guillaume, Guillaume, la jalousie vous égare. Quoi!... lorsqu'elle veut d'elle-même renoncer à cette vie factice et bruyante pour vivre plus près de vous.

GUILLAUME.

Et si c'était pour le fuir?...

FRANTZ.

Pour le fuir?...

GUILLAUME.

Ah! tu vois bien, toi-même, que cette idée te fait peur.

FRANTZ.

Oui, j'ai peur, car je me demande ce que, avec de tels doutes, va devenir le bonheur de Tamara. Saurez-vous lui cacher ce soupçon?... et dès qu'elle l'aura entrevu, votre mutuelle affection résistera-t-elle à ce manque de foi?... Guillaume, prenez garde!...

GUILLAUME.

Sois sans crainte, ma force est dans mon amour, et je ne puis faiblir... Le jour où j'aurais la preuve qu'elle ne m'aime plus, je ne resterais pas entre elle et son bonheur.

FRANTZ.

Que dites-vous?

GUILLAUME, voyant la porte s'ouvrir.

Silence!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA PRINCESSE, TAMARA.

LA PRINCESSE, à Guillaume.

Ah! votre filleul est charmant, mon cher, c'est à donner envie d'être marraine.

GUILLAUME.

Vraiment ?

LA PRINCESSE.

Vous le verrez, je ne vous dis que cela.

GUILLAUME, à Tamara *.

Es-tu mieux ?

TAMARA.

Oui, ne t'inquiète pas.

LA PRINCESSE.

Eh bien ! vous nous quittez, Frantz ?

FRANTZ.

J'ai à travailler.

LA PRINCESSE.

Oh ! c'est vrai... voilà une heure que vous êtes sorti de votre antre... comme dit Jacqueline.

FRANTZ.

Venez-y avec moi, princesse.

LA PRINCESSE.

Merci, vous n'auriez qu'à me classer parmi vos antiquités.

GUILLAUME, à Tamara.

Sortiras-tu cet après-midi ?

TAMARA.

Non, je resterai, si tu veux.

LA PRINCESSE.

Pardi, s'il le veut ! — Allez tous deux creuser vos cervelles, allez !

GUILLAUME.

A bientôt, princesse...

SCÈNE VII

TAMARA, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, s'installant sur le divan et prenant une tapisserie.

Sont-ils heureux, ces hommes, d'avoir dans la tête un tas de choses qui les amusent !.. A propos, chère, j'ai reçu

* Tamara, Guillaume, la princesse, Frantz.

une lettre de Bomberg, et dans ma réponse je lui fais vos compliments.

TAMARA.

Merci.

LA PRINCESSE.

Savez-vous quelle idée nous est venue pour sa fille Marie ?

TAMARA.

Non... Un mariage, peut-être?

LA PRINCESSE.

Juste.

TAMARA.

Mais Marie ne m'en a rien écrit.

LA PRINCESSE.

Chut ! c'est encore un mystère. Elle ne sait rien. Il faut d'abord convertir le futur.

TAMARA.

Qui est-il ?

LA PRINCESSE.

Devinez.

TAMARA.

Je ne sais. Est-ce que je le connais ?..

LA PRINCESSE.

Michel.

TAMARA.

Michel ?

LA PRINCESSE.

Oui.

TAMARA.

Y songez-vous?.. avec la vie qu'il mène?..

LA PRINCESSE.

Bah ! les mauvais sujets font souvent les meilleurs époux. Marie l'a vu cet automne à Bade, et il lui a beaucoup plu.

TAMARA, troublée.

Ah !.. Et lui, il vous a chargée de faire sa demande...

LA PRINCESSE.

Il ne se doute même pas encore de nos projets... mais j'espère l'y amener. Il est temps qu'il se range, d'ailleurs.

Du train dont il a vécu, il est à peu près ruiné. On dit que depuis un mois il a perdu au jeu des sommes folles.

TAMARA.*

Il ne lui manquait plus que d'épouser une dot.

LA PRINCESSE.

Oh ! puritaine ! la fille est assez belle pour faire à elle toute seule sa conquête !.. et ce serait fort heureux, ma chère, car il se tue au milieu de toutes ses folies.

TAMARA.

Il se tue ?

LA PRINCESSE.

Sa mère est morte à trente ans de phtysie. Mon docteur, qui lui donne des soins, dit qu'il est perdu si on ne l'arrache à l'existence qu'il mène.

TAMARA.

Ah ! c'est donc pour cela qu'il est parfois si pâle ?

LA PRINCESSE.

L'ignoriez-vous ?

TAMARA, fièvreusement.

Mais il faut le sauver ! oui, ce mariage... il faut qu'il se fasse.

LA PRINCESSE.

A la bonne heure.

TAMARA.

J'écrirai à Marie... je la supplierai. Elle l'aime, il l'aimera aussi et elle le sauvera.

LA PRINCESSE.

Parfait.

TAMARA.

Mais, lui, s'il allait ne point consentir?...

LA PRINCESSE.

Bon, il faut toujours faire une fin... Je l'attends aujourd'hui.

TAMARA.

Il va venir.

LA PRINCESSE.

Oui. Il m'a fait annoncer sa visite. Bien que, par réserve, il évite beaucoup l'hôtel Chandor, il est un peu forcé d'y paraître.

* La Princesse sur le divan. Tamara assise sur une chaise de l'autre côté de la table à ouvrage.

DOMINIQUE, annonçant.

Monsieur le comte Michel Woynoff.

TAMARA, se levant.

Lui!... Je vous laisse...

LA PRINCESSE.

Restez au contraire... nous le prêcherons à deux.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MICHEL.

Il est pâle, changé, vieilli, et sous la suprême élégance on sent le débraillé d'un viveur.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est heureux qu'on vous voie!...

MICHEL, lui baisant la main.

Acccablez-moi, princesse, et faites-moi bien honte pour que madame de Chandor, en me voyant si maltraité, ne joigne pas sa voix à la vôtre.

Il s'incline devant Tamara qui lui rend un froid salut.

LA PRINCESSE.

Hein!... si vous méritiez qu'on vous aimât, comme on serait donc bien loti?.. Deux visites en trois mois!.. oublieux, mauvais sujet, ingrat!...

MICHEL, baissant la tête *.

Allez! allez, princesse.

LA PRINCESSE.

Ah! j'irais longtemps, s'il fallait tout dire!.. car j'en sais de vos méfaits.

MICHEL.

On me calomnie tant, princesse.

LA PRINCESSE.

Pardi! vous n'avouerez jamais.

MICHEL.

Voulez-vous que je confesse?...

* Michel, la Princesse, Tamara.

LA PRINCESSE.

Bon Dieu !.. nous en entendrions de belles ! Devant Tamara... je vous le défends !

MICHEL.

Alors... ce sera pour un jour où vous serez seule.

LA PRINCESSE, à Tamara.

A-t-on vu cet impertinent !..

TAMARA.

Ma tante...

LA PRINCESSE, se retournant vers Michel.

Quel jour prenons-nous ?

MICHEL.

Un jour d'été... le plus long !

LA PRINCESSE.

Voyez si l'on peut parler raison avec lui ?

MICHEL.

Raison !.. fi ! le vilain mot, princesse, il effarouche jusqu'au sourire.

LA PRINCESSE.

Poltron, il a peur ! mais vous n'y échapperez pas. Je vous tiens. D'abord, asseyez-vous. Je n'aime pas qu'on voltige autour de moi, ça m'étourdit...

MICHEL.

J'obéis.

LA PRINCESSE.

Bon.

MICHEL, à Tamara qui travaille à un ouvrage de tapisserie.

Je ne vous ai point demandé des nouvelles de monsieur de Chandor, ma chère Tamara, je l'ai aperçu, cette nuit, au bal de madame de Méray.

TAMARA, froidement.

Ah !... vous y étiez...

MICHEL.

Le temps de traverser les salons.

LA PRINCESSE.

Ça se trouvait être le chemin du club... comme aujourd'hui l'hôtel Chandor est sur le chemin du bois.

MICHEL.

Vous n'êtes pas généreuse, princesse. La preuve qu'aujourd'hui je n'ai pensé qu'à vous, c'est que je viens en solliciteur.

LA PRINCESSE.

En solliciteur, vous?... Vous m'effrayez!... Qu'est-ce donc?...

MICHEL.

Vous êtes très-liée avec le surintendant des théâtres à Pétersbourg, et je viens vous demander une lettre de recommandation près de lui.

LA PRINCESSE.

Pour vous?

MICHEL.

Non, princesse, c'est pour quelqu'un du corps de ballet de l'Opéra que je veux faire engager là-bas.

LA PRINCESSE.

Quel fou! mais voulez-vous bien vous taire! De qui va-t-il nous parler là... L'entendez-vous, ma chère?...

MICHEL.

Princesse, voici encore que vous me calomniez pour l'action la plus méritoire... Il s'agit de la petite Paula qui a tant de talent et qui est sage comme...

LA PRINCESSE.

Comme une danseuse laide, pardié! — Ah! c'est d'elle qu'il s'agit...

MICHEL.

Nous la protégeons au club.

LA PRINCESSE.

Il protége beaucoup ces demoiselles, le club.

MICHEL.

Nous avons naturellement le cœur sensible, c'est connu.

LA PRINCESSE.

Et que n'écrivez-vous, vous-même, au général.

MICHEL.

Oh! nous sommes brouillés à mort... à cause de...

LA PRINCESSE.

Oui, oui, je sais... Ne nous le dites pas, grand Dieu!

MICHEL.

Enfin, cette fois, princesse, c'est pour une œuvre pie...

LA PRINCESSE.

C'est bon!... Vous aurez votre lettre, mauvais sujet que vous êtes... Cela vous sied bien de vous intéresser à la vertu.

MICHEL.

C'est une conversion, voilà tout.

LA PRINCESSE.

Oui? Eh bien, j'en suis aise, car j'ai juste à point le placement de cette sagesse toute neuve... pour des projets très-sérieux.

MICHEL.

Parfait! le sérieux, c'est ma vocation.

LA PRINCESSE.

Nous allons bien le voir... Comment vous portez-vous?

MICHEL.

Je vous remercie... fort bien... sauf un peu de migraine... Et vous, princesse?...

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Je vous interroge sur l'état général de votre constitution.

MICHEL.

Bon Dieu!.. vous parlez comme un capitaine de recrues.

LA PRINCESSE.

Précisément. Je recrute! Et si vous avez quelque affection pour moi, vous allez écouter mes conseils et les suivre.

MICHEL.

J'ai beaucoup d'affection pour vous, princesse, et j'adore les conseils. Parlez, j'écoute.

LA PRINCESSE.

Mon cher Michel, vous avez vingt-huit ans. Avec des

facultés rares, vous avez usé de la vie comme un fou... Il est temps de vous ranger.

MICHEL.

N'est-ce que cela, princesse? Je vais me ranger en sortant d'ici.

LA PRINCESSE.

Vous allez rompre avec toutes vos mauvaises relations.

MICHEL.

Accordé encore!... Elles m'ennuient.

LA PRINCESSE.

Vous soignerez votre santé.

MICHEL.

Je boirai du lait.

LA PRINCESSE.

Vous êtes charmant!.. Ensuite...

MICHEL.

Ce n'est pas tout?

LA PRINCESSE.

Non.

MICHEL.

Allez toujours, princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, pour couronner cette admirable conduite, vous allez prendre femme.

MICHEL.

Volontiers... La femme de qui, princesse?

LA PRINCESSE, riant.

Ah! voyez si l'on peut parler sérieusement avec ce fou! (Sévèrement.) Il s'agit d'une union sainte, monsieur, d'une emme à qui vous donnerez votre nom.

MICHEL.

Quoi, vraiment?.. c'est pour tout de bon?.. Vous voulez me marier... tout vif?

LA PRINCESSE.

Sans doute.

MICHEL, se levant.

Oh! alors, c'est trop grave! ma santé ne me permet pas de tels excès... Je suis très-malade, princesse.

LA PRINCESSE.

Bien, bien... Il ne vous est pas défendu de regimber! La demoiselle est charmante... elle a un nom qui vaut le vôtre... une fortune...

MICHEL.

Comme la mienne?... alors elle est trop pauvre.

LA PRINCESSE.

Une fortune considérable.

MICHEL.

Elle est trop riche, en ce cas.

LA PRINCESSE.

Vous lui plaisez... et quand vous saurez son nom.

MICHEL.

Ne me le dites pas, princesse! Diantre, je n'aurais qu'à me laisser séduire.

TAMARA, sévèrement.

Et pourquoi regretteriez-vous, Michel, de trouver le bonheur dans une union digne de vous ?.. Au lieu de vous perdre, dans cette existence vide et folle qui éteint en vous jusqu'au souvenir du bien?

MICHEL, avec un air ironique.

Ah! oui, amour, idéal, vertu!.. Rêveries creuses!.. mirages qui me font l'effet de ces belles nuées que l'aurore teint de pourpre et de rose, et qui vous crèvent en grêlons sur la tête à midi!... Plus haut vous juchez vos enthousiasmes, de plus haut ils dégringolent quand on vient au positif de la vie.

TAMARA.

Et qu'appelez-vous donc le positif de la vie?

MICHEL.

Le positif?.. Oh! il se révèle sous mille formes, selon l'état... D'abord, pour un mari, c'est l'amant de sa femme.

LA PRINCESSE.

Ah!... comme si l'on voyait jamais ces choses-là!

MICHEL.

Ensuite pour un amant, c'est une maîtresse qui...

TAMARA, l'interrompant avec hauteur.

Michel!... où vous croyez-vous donc ici.

LA PRINCESSE.

Eh bien! eh bien! ne vont-ils pas se quereller?

MICHEL, à Tamara, un peu confus.

Pardonnez-moi... Tamara, mais je répondais...

LA PRINCESSE, se levant.

Taisez-vous, mécréant!... vous répondiez comme dans votre monde... Vous devenez mauvais ton, mon cher, prenez-y garde...! Et franchement, à vous, cela ne vous sied pas.

MICHEL *.

Mais c'est qu'en vérité, princesse, vous voulez me marier... Il est naturel que je me défende.

LA PRINCESSE, riant.

Et il se disait converti!... Mais voyons, grand enfant, puisqu'il faut vous sauver malgré vous, apprenez que ce n'est point ici un projet dans les nuages. Vous êtes agréé si vous dites seulement oui, sans discussion, sans examen. Vous êtes à moitié ruiné... On le sait.

MICHEL.

Princesse, vous êtes effrayante.

LA PRINCESSE.

Enfin, pour dernier argument, il s'agit de Marie Bomberg, vous la connaissez... Que pensez-vous d'elle?

MICHEL.

Je pense qu'elle est tout à fait charmante... mais...

LA PRINCESSE.

Seriez-vous donc bien à plaindre?... et vous serait-il si difficile de l'aimer?...

MICHEL.

Je suis capable d'aimer toutes les femmes, princesse. (Mouvement de Tamara.) Oh! ne craignez plus, chère Tamara, que le moindre mot de mes lèvres ne soit une offense. La princesse a prononcé un nom qui m'inspire le respect, et... si dégradé que je suis...

* La princesse, Michel, Tamara.

TAMARA.

Michel !

MICHEL.

J'ai conscience de ma chute, et c'est pourquoi je me mépriserais, si j'osais apporter mon cœur flétri à ce rayonnement de jeunesse, unir mes ruines à ce printemps.

LA PRINCESSE.

Ah ! bon Dieu ! ses ruines !... Il parle comme s'il était le Juif errant !

MICHEL, avec une douloureuse amertume.

Eh bien ! oui, et, comme lui, j'ai méconnu mon rédempteur, l'amour... et je l'ai outragé, chassé... Comme lui, j'ai traîné ma vie errante à travers des sentiers maudits, souillant mon cœur, mon âme et ma pensée, reniant toute foi.

TAMARA.

Michel !

MICHEL.

Vous voyez bien que je ne puis être l'époux de cette chaste enfant, qui rêve d'amour et d'espérances... (Riant d'un mauvais rire.) Ha ! ha ! princesse... pardonnez-moi de rire... Je déclame. comme l'ange déchu regrettant du fond de son ombre, la splendeur du ciel ! — Et vous qui vouliez parler raison !

LA PRINCESSE.

Ah !... quel fou !

MICHEL.

Mais c'est aussi votre faute ! Franchement, vouloir me marier !... moi !

LA PRINCESSE.

Bon ! bon ! faites le brave... Je ne me tiens pas du tout pour battue ?... J'en ai vu de plus rétifs !...

MICHEL.

Princesse, je me sauve !

LA PRINCESSE, riant.

Ah !... Et cette grande conversion ?

MICHEL.

J'y renonce ! (Lui tendant la main.) Adieu, princesse.

LA PRINCESSE.

Eh bien ! et votre lettre de recommandation pour... cette vertu de la danse?...

MICHEL.

C'est vrai, je l'oubliais.

LA PRINCESSE.

Suis-je assez bonne ?... Allons, je vais vous la faire écrire par Mlle Renaud... Attendez-moi. (Sortant.) A-t-on vu... me faire protéger des danseuses à présent !

SCÈNE IX

TAMARA, MICHEL.

TAMARA, regarde sortir la princesse, puis, va vivement vers Michel.

Michel, ce mariage, il faut qu'il se fasse !

MICHEL.

Comment ?

TAMARA, avec autorité.

Il le faut ! vous dis-je, pour sauver votre vie.

MICHEL.

Ma vie !

TAMARA.

Il le faut, parce que je ne veux pas plus longtemps vous voir ainsi dégradé, avili !.. Parce que je ne veux pas plus longtemps rougir de vous !

MICHEL.

Tamara !

TAMARA.

Voyons, il est impossible que vous... vous ! vous soyez descendu si bas, que toute noblesse soit étouffée dans votre âme ! Mais, je vous le répète, vous êtes perdu !... ce mariage seul peut encore vous sauver !

MICHEL, détournant la tête.

Tamara... pardonnez-moi, je ne puis... ni ne veux vous obéir.

TAMARA, s'oubliant.

Et si je vous l'ordonnais ?

MICHEL.

Quoi ? ...

TAMARA, vivement.

Au nom de votre mère qui m'a aimée, au nom de notre amitié d'enfance.

MICHEL.

Ne me rappelez pas ces souvenirs. Ils ne peuvent plus me protéger.

TAMARA *.

Grand Dieu !.. Ainsi c'est donc vrai, vous êtes devenu la proie du vice. Et les fiers instincts d'autrefois se sont éteints dans les débauches !

MICHEL, se détournant avec un mouvement de honte.

Tamara !

TAMARA.

Je vous écoutais, là, tout à l'heure, et mon cœur se glaçait, à cette effronterie de cynisme, à cette ironie honteuse d'elle-même.

MICHEL, éperdu.

Ah ! taisez-vous.

TAMARA.

Non, car si je me taisais, c'est que je n'aurais plus pour vous que du mépris.

MICHEL, avec éclat.

Du mépris ! malheureuse !... Ah ! vous êtes sans pitié !...

TAMARA.

Michel !

MICHEL.

Ah ! c'est trop ! la mesure est comble ! Eh bien, oui, je suis un misérable. Oui, je me brûle et je me tue, parce que j'ai assez de cette vie.

TAMARA.

Mourir, vous !

MICHEL, avec véhémence.

J'ai voulu me faire tuer en soldat, la mort m'a repoussé.

TAMARA.

Taisez-vous.

* Tamara, Michel.

MICHEL.

Alors, j'ai voulu me tuer par mes vices... pour vous faire croire à l'oubli, parce qu'un suicide brutal, en trahissant mon désespoir, eût tourmenté votre repos et vous eût laissé peut-être un remord.

TAMARA.

Michel.

MICHEL.

J'ai voulu mourir ainsi souillé, avili, pour ne vous laisser de moi qu'un souvenir honteux, parce que, du fond de ma misère, je vous adore toujours...

TAMARA.

Vous osez !...

MICHEL.

Bah ! une infamie de plus !.. Oui, je vous adore, et c'est de cette passion ardente, infinie, que je meurs. A toute heure, en tout lieu et jusque dans mes ivresses, le désespoir me torture, la jalousie me dévore.

TAMARA.

Malheureux.

MICHEL, d'une voix frémissante.

Je vous adore ! Le jour, partout je suis vos pas, caché comme un voleur. Ce matin, quand vous marchiez à son bras, j'étais derrière vous, remplissant mon cœur et mes yeux de votre vue. La nuit, je suis là, sous vos fenêtres, et j'épie votre ombre.

TAMARA.

Insensé, pourquoi êtes-vous revenu ?

MICHEL.

Pourquoi ?.. Elle me demande pourquoi !.. Pourquoi mon âme est captive et pourquoi je me tue !

TAMARA.

Michel ! vous m'épouvantez !

MICHEL.

Et vous m'avez cru consolé de ce désespoir sans fin ! Mais, depuis trois mois, dans ces rares instants de triste bonheur où je pouvais m'approcher de vous, vous parler, entendre votre voix, vous ne voyiez donc pas mon front

pâle et mes yeux noyés de larmes, et le frémissement de tout mon être ?

TAMARA.

Mon Dieu !

MICHEL.

Eh bien ! moi, j'ai tout vu, j'ai tout compris, vos émois, vos chagrins, vos souffrances.

TAMARA.

Que dites-vous ?

MICHEL.

Je dis, pauvre femme, que vous avez en vain violenté votre âme... que votre bonheur n'est qu'un mensonge, que vous m'avez toujours aimé... que vous m'aimez encore.

TAMARA, avec un mouvement de honte.

Ah !

MICHEL.

Je dis que nous portons chacun un double fardeau de peines... car vous souffrez pour moi et je souffre pour vous. Et vous voulez que je vive ?.. Eterniser ce supplice ?..

TAMARA, dans le plus grand trouble.

Michel .

MICHEL.

Vous voulez me sauver, dites-vous?... Eh bien ! oui, vous le pouvez encore. Votre amour peut me racheter et me rendre la foi perdue, et me ramener au bien. J'ai tant souffert !... Tamara, rappelez-vous ces jours de notre enfance, et nos joies, et ces heures bénies où nos cœurs se sont ouverts à l'amour, et nos rêves, et nos espérances.

TAMARA, éperdue.

Michel, n'évoquez pas ces souvenirs.

MICHEL.

Nos mères nous ont liés, notre séparation est impie... Par vous, je redeviendrai pur et bon. Par vous, je vivrai heureux et fier.

TAMARA, chancelante.

Par pitié, Michel, taisez-vous, taisez-vous !

MICHEL.

Je vous adore et vous m'aimez.

TAMARA, avec effort.

Non !

MICHEL.

Mais vos yeux sont pleins de larmes... Je vous adore...

Il tombe à genoux.

TAMARA, comme sortant d'un rêve.

Ah ! (Elle se dégage tout à coup des bras de Michel. Puis, le regardant en face avec un sublime élan d'indignation.) Lâche ! lâche ! lâche !

MICHEL, terrifié.

Grand Dieu ! qu'ai-je fait ?.. qu'ai-je fait ?..

TAMARA, frémissante.

Relevez-vous ! sortez !

MICHEL, accablé.

Grâce !

TAMARA.

Sortez !

MICHEL, obéissant sans oser lever les yeux.

Adieu !

TAMARA.

Adieu. (A ce moment, la porte s'ouvre. Guillaume paraît.) Guillaume !

Elle demeure terrifiée.

SCÈNE X

MICHEL, GUILLAUME, TAMARA.

GUILLAUME, fait un mouvement à la vue de leur trouble, puis s'avançant vers Michel.

J'apprends à l'instant que vous êtes ici, mon cher comte... pardonnez-moi de ne l'avoir pas su plus tôt.

MICHEL, avec un calme forcé.

Je venais faire une visite à la princesse et à madame de Chandor.

GUILLAUME.

C'est aimable à vous... car vous êtes rare... Eh bien, pourquoi donc ne me donnez-vous pas la main ?..

MICHEL.

La voici... Mais... pardonnez-moi, la princesse m'attend...

GUILLAUME.

Ne vous gênez pas pour moi. — Au revoir !

MICHEL.

Au revoir.

Il s'incline de loin devant Tamara et sort.

SCÈNE XI

GUILLAUME, TAMARA

GUILLAUME, observant le trouble de Tamara, et d'une voix émue.

Tamara...

TAMARA, éperdue et se précipitant dans ses bras.

Guillaume !.. Sauve-moi ! sauve-nous !

GUILLAUME.

Que dis-tu ?

TAMARA, avec épouvante et l'étreignant désespérée.

Emmène-moi !... fuyons !...

GUILLAUME, atterré.

C'était donc vrai !

TAMARA.

Oh ! ne m'accuse pas ! si tu savais !

GUILLAUME.

Tais-toi ! je sais tout !... tes luttes, tes remords !

TAMARA, éclatant en sanglots.

Ah ! je veux t'aimer ! je veux t'aimer !

GUILLAUME, après un silence.

Que t'a-t-il dit, que s'est-il passé ? réponds-moi.

TAMARA.

Ce qu'il m'a dit ? — Que veux-tu donc faire ?

GUILLAUME.

Rien!.. Mais réponds... J'ai besoin de savoir.

TAMARA.

Tu veux te battre?... (Relevant la tête.) Est-ce que tu me soupçonnerais ?

GUILLAUME.

Te soupçonner toi?.. Mais tu vois bien que je pleure... et que mes mains sont dans les tiennes.

TAMARA.

Guillaume... J'ai peur ! J'ai peur de ta pensée ! Songes-y donc... Me défendre, ce serait me déclarer coupable ! mais regarde-moi donc en face !... Regarde-moi dans les yeux.

GUILLAUME.

Ah ! dans tes yeux je lis ta loyauté... ta douleur... mais tu comprends qu'à cette heure, il faut que je défende mon repos... ma dignité d'époux...

TAMARA.

Guillaume !

GUILLAUME.

Ne crains rien!... Mais, pour ton honneur, pour le mien, il faut qu'il sache que tu t'es loyalement confiée en moi, comme une épouse fière et digne.

TAMARA.

Ah ! j'ai peur ! j'ai peur !

GUILLAUME.

Sur ma vie, je serai calme. Il va venir... Laisse-moi... je t'en conjure? va, va !...

TAMARA.

Guillaume... Tu le veux?

GUILLAUME.

Je le veux !

TAMARA.

Je t'obéis. (Elle fait quelques pas vers la porte, puis revenant précipitamment vers Guillaume et lui prenant les mains.) Ah ! dis-moi encore que tu crois en moi, que tu ne me maudis pas !

GUILLAUME.

Te maudire, toi?.. Tiens... (Il hésite un instant, puis, se penchant

vers elle avec effort, il l'embrasse sur le front avec un sourire contraint et navré.)

Tu vois!

Ils gardent un moment le silence et comme glacés. Elle quitte enfin sa main et s'éloigne.

TAMARA, à part en sortant.

Ah! tout bonheur est perdu! que va-t-il lui dire?

SCÈNE XII

GUILLAUME, puis MICHEL.

GUILLAUME, il reste un moment immobile, porte la main à son front avec découragement.

Il faut qu'il parte! (Il va à la cheminée et sonne. A Dominique, qui paraît.) Faites dire à M. le comte Woynoff, qui est chez Mme la princesse, que je l'attends ici.

DOMINIQUE.

M. le comte sortait de chez madame la princesse et traversait le salon, le voici.

Michel paraît au fond.

GUILLAUME.

C'est bien, laissez-nous.

MICHEL, s'avançant avec froideur.

Vous m'avez fait appeler?

GUILLAUME.

Oui. Vous avez compris pourquoi, je suppose?

MICHEL.

Non, je l'ignore.

GUILLAUME.

Vous l'ignorez?... Au trouble, à l'épouvante de ma femme, j'ai deviné ce que vous avez osé... Elle s'est confiée à moi, elle m'a tout dit.

MICHEL.

Ah!

GUILLAUME.

Nous savons tout, l'un de l'autre. Notre situation est fatale. Vous l'aviez dit qu'un jour vous vous trouveriez entre nous... Mais aviez-vous prévu ce qu'il arrivait alors?

MICHEL, avec calme.

Oui, j'avais prévu que ce jour-là déciderait de votre vie ou de la mienne. (Avec une ironie amère.) J'entrevoyais un duel à mort... le duel de tradition en semblable occurrence.

GUILLAUME.

Vous osez!...

MICHEL.

Oh! dispensez-vous de l'insulte. Je ne me battrais pas avec vous.

GUILLAUME.

Vous dites?

MICHEL.

Je dis qu'un duel est impossible entre nous.

GUILLAUME.

Impossible?

MICHEL.

Parce que, en vous frappant, j'atteindrais une autre que vous.

GUILLAUME.

Ah çà!.. seriez-vous un lâche?...

MICHEL, bondissant.

Un lâche!... (Se calmant tout à coup.) Oui, je suis un lâche, on vient de me le dire.

GUILLAUME, avec un geste de menace.

Mais, alors...

MICHEL, le regardant en face et se croisant les bras.

Eh bien! frappez donc! (Guillaume s'arrête.) Ne comprenez-vous pas que si je subis vos outrages, c'est qu'en sortant d'ici je vais en finir avec ma vie.

GUILLAUME.

Quoi?

MICHEL, amèrement.

Après l'infamie que je viens de commettre, c'est tout ce que je puis faire de mieux... J'ai perdu la partie, je suis beau joueur, vous l'avouerez!.. Vous n'avez plus rien à me dire.

GUILLAUME.

Non, allez!

MICHEL.

Adieu!

Il sort.

GUILLAUME, seul.

Oh! c'est impossible!

Il fait un mouvement comme pour rappeler Michel. A la porte de gauche, paraît Tamara, pâle, tremblante, effarée.

SCÈNE XIII

GUILLAUME, TAMARA.

GUILLAUME.

Tu étais là!

TVMVRV, d'une voix brisée et presque inintelligible.

Oui, j'ai tout entendu!

GUILLAUME.

Mon Dieu!

TAMARA.

Guillaume, il va se tuer!

GUILLAUME.

Tu veux le sauver?

TAMARA, éperdue.

Mais... songes-y donc!... C'est à cause de moi qu'il va mourir... Mais c'est affreux!.. mais le laisser accomplir cet horrible projet... c'est nous condamner tous deux à d'éternels remords.

GUILLAUME, avec effort.

Écris-lui de vivre!

TAMARA, avec élan.

Ah!... Tu es bon comme Dieu!...

Elle tombe à genoux devant lui, en saisissant ses mains qu'elle couvre de baisers et de pleurs.

GUILLAUME, atterré, à part.

Qu'allons-nous devenir?

ACTE QUATRIÈME

Le salon du premier et deuxième actes à la villa de la princesse, près de Genève.

SCÈNE PREMIÈRE

TAMARA, GUILLAUME, LA PRINCESSE, JACQUELINE, DOMINIQUE, puis FRANTZ.

LA PRINCESSE.

Alors, Dominique, c'est encore une bande de voleurs qui vient nous égorger... Très-bien!... Depuis un mois que nous sommes revenus de Paris, c'est la seconde fois que cela nous arrive.

DOMINIQUE.

Madame, cette fois, le mur est tout dégradé au dehors, en face du sentier de la montagne... Ils ont sauté dans les plants de tulipes qui sont tout ravagés, et l'on voit encore les empreintes de leurs pieds.

LA PRINCESSE.

Et puis?

DOMINIQUE.

Et puis... c'est tout, madame.

JACQUELINE.

Quelque pauvre diable tenté par les fruits du verger.

DOMINIQUE.

Mais ce matin j'ai trouvé la porte du kiosque ouverte. S'ils n'étaient pas partis?

LA PRINCESSE, le congédiant.

Bon... ne vous inquiétez pas, Dominique, des voleurs, ça trouve toujours son chemin pour sortir. (Riant.) Il en rêve!

Dominique sort.

JACQUELINE.

Ce pourrait bien être de ces bohémiens qui campent depuis deux jours au village.

TAMARA, distraitement.

Peut-être. Pauvres Ziganes, ils viennent de loin !

LA PRINCESSE.

Il y a des garçons superbes parmi ces animaux-là ! Ne trouvez-vous pas, chère ?

TAMARA.

Oh ! moi, je serais partiale, ils me rappellent un peu la Géorgie.

GUILLAUME.

Est-ce que tu la regrettes ?

TAMARA.

Oh ! près de toi, je ne regrette rien.

GUILLAUME.

Rien ?...

Tamara fait un mouvement douloureux. Silence.

JACQUELINE, à Guillaume, à mi-voix.

Guillaume ! prends garde, tu deviens injuste !

GUILLAUME, s'approche de Tamara et lui prenant la main.

Tamara... pardonne-moi.

TAMARA, se tournant vers lui.

Te pardonner ?...(Avec un triste sourire.) Pauvre Guillaume !

GUILLAUME.

Ne serais-tu pas heureuse de revoir ce pays qui t'est cher ? Je n'y avais pas songé... dis, le veux-tu ?

TAMARA, hésitant.

Guillaume...

JACQUELINE.

Oh ! ce serait ravissant...

LA PRINCESSE.

Eh bien, eh bien, et moi ?.. c'est ainsi qu'on me consulte ?...

JACQUELINE.

Vous, princesse, vous seriez du voyage. Quand partons-nous ?...

TAMARA, avec une mélancolique indifférence.

Je suivrai les désirs de Guillaume.

GUILLAUME, découragé par cette froideur.

Ah ! nous verrons alors... Plus tard.

Il remonte vers le fond.

JACQUELINE.

Allons... nous voilà revenus ! (Allant à Tamara, à mi-voix.) Tu souffres ?

TAMARA, de même.

Non.

JACQUELINE, de même.

Tu ne lui as point encore révélé... cet espoir ?

TAMARA.

Cet espoir... l'oserais-je ? Ne vois-tu pas qu'il ne me croit plus.

JACQUELINE.

Il t'aime pourtant toujours.

LA PRINCESSE, haut à Frantz qui entre.

Ah ! c'est vous, Frantz ; vous êtes allé à l'Ombrée, ce matin ?

FRANTZ.

Oui, princesse, j'avais rendez-vous avec l'architecte... les travaux seront finis dans huit jours.

LA PRINCESSE.

Oh ! ce n'est point si pressé ! j'espère bien que vous serez mes hôtes jusqu'à l'été. Je ne suis pas fâchée de vous rendre ici la vie dure.

JACQUELINE, souriant.

Oh ! que vous savez bien que nous supportons patiemment notre sort.

LA PRINCESSE, à mi-voix.

Laissez-moi dire quelques mots à Tamara.

Jacqueline lui répond du geste, puis remonte vers Guillaume accoudé à la fenêtre.

JACQUELINE.

Que regardes-tu donc là, Guillaume ?

GUILLAUME.

Rien... le lac.

LA PRINCESSE, s'assure du regard qu'on ne peut l'entendre, puis bas à Tamara.

Tamara.

TAMARA.

Ma tante.

LA PRINCESSE, mettant vivement le doigt sur ses lèvres..

Chut! (Très-bas.) Je vous vois bien inquiète, pauvre chère, et je voudrais alléger votre tourment.

TAMARA, tressaillant.

Que dites-vous?

LA PRINCESSE, de même.

J'ai reçu une lettre ce matin... de lui.

TAMARA.

De lui!... Oh! taisez-vous!

LA PRINCESSE.

Il jure de ne point chercher à vous revoir... et de vivre... Il doit être parti à cette heure.

TAMARA.

Ah! (Voyant Guillaume qui redescend.) Guillaume!

JACQUELINE.

Voilà monsieur mon fils les jambes en l'air, sur la pelouse!.. (Parlant par la fenêtre) Guillaume, veux-tu finir!... Il rit, le criminel!

LA PRINCESSE.

Il a de qui tenir.

JACQUELINE.

Venez donc voir, s'il ne ressemble pas à un amour.

LA PRINCESSE, regardant.

Mais ce n'est pas une attitude, cela!

JACQUELINE.

Il nous voit! allons l'embrasser.

LA PRINCESSE, que Jacqueline entraîne par la main.

Hé là! hé là!.. Je n'ai pas encore mes ailes d'ange!.. Quelle hirondelle!

JACQUELINE, en sortant, à Frantz.

Viens-tu?

FRANTZ.

Je te suis. (A Guillaume sur le devant du théâtre et à mi-voix. Guillaume, il est ici !

GUILLAUME.

Michel !

FRANTZ.

Depuis hier il est caché à la ferme de Jérôme.

GUILLAUME.

Tamara l'a-t-elle vu ?

FRANTZ.

Non.

GUILLAUME.

Tais-toi, laisse-nous et veille sur lui.

FRANTZ.

Soyez prudent.

GUILLAUME.

Ne crains rien et, dans une demi-heure, tiens-toi prêt à m'accompagner à la ferme.

SCÈNE II

TAMARA, GUILLAUME.

GUILLAUME regarde un instant Tamara en silence, à part, et d'un ton décidé.

Nous ne pouvons plus vivre ainsi ! (Il s'approche, haut.) A quoi penses-tu ?

TAMARA, tressaillant.

Moi ?

GUILLAUME.

Voyons, tu sais que je t'aime... Tu sais que je rougirais de soupçonner ta loyauté. Eh bien, réponds-moi sans détours, sans pitié... Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas ?...

TAMARA, avec effroi.

Ah ! tais-toi : tais-toi !

GUILLAUME, avec désespoir.

Mais ne comprends-tu pas que je meurs ?.. Ce n'est plus

ton époux qui te prie... c'est ton frère. Je te pardonnerai tout.

TAMARA, avec une explosion de douleur.

Mais laisse-moi donc oublier cette heure de faiblesse et de délire où ma raison m'a trahie... cette heure que je maudis... Guillaume, je veux vivre, ne me ferme pas ton cœur ! ne te l'ai-je pas juré ! je t'aime !

GUILLAUME.

Mais tu l'as sauvé !

TAMARA.

Et toi ? aurais-tu donc osé le laisser mourir ?

GUILLAUME.

Tamara !

TAMARA.

Tu vois bien que tu n'oses me répondre.

GUILLAUME, accablé.

C'est affreux ! Et nous sommes perdus.

TAMARA.

Non. Si tu veux croire. Écoute, tu veux la confession de mon âme... Eh bien, oui, j'ai été folle... j'ai été lâche... Pendant trois mois dans ce tourbillon du monde qui m'isolait de toi, j'ai vécu en aveugle, te cachant mes pensées inquiètes, mes troubles, mon effroi. Partout, sur mes pas, je le voyais pâle et muet, fixant sur moi son regard fiévreux où se révélait le désespoir. La pitié s'empara de mon cœur. Ah ! j'étais folle, te dis-je !... Et j'allais, imprudente, et bravant le vertige, jusqu'au jour, où... j'eus peur... Eh bien oui, j'eus peur... devant ce spectre du passé qui me poursuivait jusque dans mes rêves... Alors, j'ai voulu le fuir, tu l'as vu... puis...

Elle hésite.

GUILLAUME.

Puis ?...

TAMARA, tremblante.

Ce jour-là, je le vis à mes pieds, inconsolable, brisé, m'accusant de son désespoir et réveillant des souvenirs qui m'épouvantaient... et m'éblouissaient.

GUILLAUME, haletant.

Alors ?

TAMARA.

Alors, je songerai à toi... Une lueur de raison éclaira cet abîme... je vis l'amant devant moi... je l'écrasai de mon mépris... Tu vins... Je me jetai dans tes bras... Je t'ai tout dit.

GUILLAUME.

Tout ?

TAMARA, le regardant en face.

Ne me crois-tu pas ? (Guillaume détourne les yeux.) Mon Dieu, il doute encore !

GUILLAUME.

Eh bien oui, je doute... et le souvenir me tue !

TAMARA.

Guillaume.

GUILLAUME.

Mais par quel miracle ôteras-tu de mon cœur ce soupçon que tu l'aimes... et que tu l'as toujours aimé ?

TAMARA, avec un mouvement douloureux.

Oh ! pauvre Guillaume que je te plains de trouver des paroles si cruelles et de t'acharner ainsi à notre perte ! Et pourtant, Guillaume, je viens de te confier ma faute... Je t'ai avoué ce moment de faiblesse et de vertige dont les épouvantes m'ont sauvée.

GUILLAUME.

Pauvre femme !... quel autre langage tiendrais-tu pour me consoler... si tu l'adorais toujours.

TAMARA.

Ah ! tu es sans pitié !

GUILLAUME.

Tu vois bien que notre situation est fatale, puisque, malgré moi, je te torture en t'aimant de toutes les forces de ma vie.

TAMARA, douloureusement.

Guillaume, tu me fais bien du mal !.. Mais écoute. Je te le répète, je ne l'aime pas (Etouffant ses larmes.) et je t'aime. Maintenant... si tu souffres trop... je suis ta femme,

je t'appartiens... Fais de moi ce que tu voudras!

GUILLAUME.

Tamara!

TAMARA, accablée.

Je t'ai offensé... chasse-moi.

GUILLAUME.

On vient... Tais-toi!...

TAMARA, se levant.

Ah! laisse-moi... laisse-moi!.. je veux cacher mes larmes!

GUILLAUME, la suivant des yeux.

Je suis son bourreau!

SCÈNE III

LA PRINCESSE, GUILLAUME

LA PRINCESSE.

Eh bien... Je viens de les voir ces fameuses traces d'escalade!... Guillaume, des petits pieds grands comme ça... et chaussés!... Pour un voleur, il est élégant!

GUILLAUME, absorbé.

Ah!

LA PRINCESSE.

Je croyais Tamara avec vous...

GUILLAUME.

Elle me quitte à l'instant.

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes tout pâle... Que s'est-il donc passé?

GUILLAUME.

Rien.

LA PRINCESSE.

Je le devine, allez!.. Imprudents que vous êtes tous deux!.. Quand vous tenez le bonheur dans votre main!

GUILLAUME.

Le bonheur!...

LA PRINCESSE.

Oh! je sais ce que sont vos têtes d'hommes quand une fois la jalousie s'y est logée!.. Mais, Guillaume, je crois qu'il faut prendre garde au chagrin de votre femme. Depuis notre retour elle est déjà bien changée.

GUILLAUME.

Elle languit, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE.

Oui, mais il n'y a point que l'âme qui souffre chez elle.

GUILLAUME.

La croyez-vous malade?

LA PRINCESSE.

Ne voyez-vous point l'altération de ses traits.

GUILLAUME.

C'est vrai!...

LA PRINCESSE.

Il faut que je vous avertisse, car j'ai peur, grand'peur de ces émotions que, malgré vous, vous subissez comme elle.

GUILLAUME.

Mais si elle allait mourir?

LA PRINCESSE.

Oh! grâce à Dieu, j'espère que ce n'est pas grave! Le docteur vient aujourd'hui à la ferme pour la fille de Jérôme qui est malade. Je l'ai prié de me faire visite, je m'arrangerai pour qu'il voie Tamara. Seulement je crains que l'un et l'autre vous ne manquiez de raison.

GUILLAUME.

Oh! rassurez-vous!... J'aurai du courage...

SCÈNE IV

LA PRINCESSE, MICHEL.

LA PRINCESSE, regardant partir Guillaume.

Pauvre Guillaume! et pauvre Tamara! Je ne m'y reconnais plus dans ces amours de flamme... Est-ce la vérité, est-ce l'erreur? (Avec un soupir de regret.) Pourquoi donc ne m'a-t-on jamais aimée ainsi, moi? (En se retournant elle se trouve face à face avec Michel entrant par la porte de gauche.) Michel! vous ici!

MICHEL.

Ne craignez rien, personne ne m'a vu!.. J'ai pénétré dans le parc, et je me suis caché dans ce pavillon où l'on entre jamais.

LA PRINCESSE.

Mais je ne suis pas seule à la villa... Tamara, Guillaume, habitent avec moi.

MICHEL.

Je le sais, depuis hier je suis à la ferme; Jérôme vous est dévoué, il sera discret.

LA PRINCESSE.

Mais que venez-vous faire ici?

MICHEL.

Il faut que j'aie une entrevue avec Tamara.

LA PRINCESSE.

Y songez-vous?

MICHEL.

Ne craignez rien, je serai prudent, si elle me repousse, on ignorera toujours que je l'ai revue... C'est nous sauver tous deux peut-être. Je lui parlerai devant vous. Que peut-elle redouter de moi?

LA PRINCESSE.

Michel, vous m'effrayez... ne restez pas ici... Mon Dieu! Guillaume!

SCÈNE V

LA PRINCESSE, MICHEL, GUILLAUME
entrant précipitamment suivi de FRANTZ.

MICHEL.

Lui!

GUILLAUME, avec un calme forcé.

Ce n'est pas moi que vous attendiez, n'est-ce pas? Vous avez oublié qu'en ce pays les gens me sont dévoués.

LA PRINCESSE, effrayée.

Guillaume, au nom du ciel!

GUILLAUME.

Rassurez-vous, princesse... Je suis calme, vous le voyez... M. le comte est chez vous... D'ailleurs je n'ai qu'un mot à lui dire.

LA PRINCESSE.

Frantz!...

FRANTZ.

Ne craignez rien, je suis là!.. Mais veillez sur Tamara... qu'elle ne vienne pas ici.

SCÈNE VI

MICHEL, GUILLAUME, FRANTZ.

GUILLAUME.

Ignoriez-vous que ma femme et moi nous habitons cette maison?

MICHEL.

Je ne l'ignorais pas.

GUILLAUME.

Alors ce n'est point le hasard qui nous vaut cette rencontre... et la parole que vous aviez donnée.

MICHEL.

Oh! trêve aux reproches! Nous n'en sommes plus à

l'heure de la raison ou des grands sentiments!... Dans une heure je vous attendrai... Cela vous plaît-il?

GUILLAUME.

Dans une heure.

SCÈNE VII

FRANTZ, GUILLAUME.

FRANTZ.

Guillaume, vous ne vous battrez pas!

GUILLAUME, avec agitation.

Je ne me battrai pas?..

FRANTZ.

Non, vous dis-je!.. Un duel est impossible entre vous... Pour qu'il vous reste encore un espoir, il ne faut pas que Tamara voie du sang à votre main... C'est moi qui me battrai!

GUILLAUME.

Toi?

FRANTZ.

Oh! je n'ai pas l'air bien guerrier!.. mais à l'université de Leipzig... un peu malgré moi, je l'avoue... j'ai parfois donné... et reçu surtout... quelques coups de rapière et...

GUILLAUME.

N'ajoute pas un mot, mon honneur est en cause. En fût-il autrement, il me resterait encore la soif de me venger.

FRANTZ.

Mais c'est tout votre avenir et celui de Tamara que vous allez briser peut-être.

GUILLAUME.

Notre avenir!.. n'est-il pas à jamais détruit?.. Au degré de misère où nous sommes tombés, il n'est plus pour nous qu'un moyen de salut... une séparation.

FRANTZ.

Une séparation?

GUILLAUME.

Une séparation !

FRANTZ.

Non, Guillaume ! Tamara n'est point de ces femmes qui se résignent à la faute et gardent mal le nom qu'elles portent.

GUILLAUME, avec une amère ironie.

Ah ! c'est la consolation qui me reste, n'est-ce pas ? Mon honneur est sauf, mon nom ne sera point avili?.. Et je la garderai près de moi, rougissante, humiliée d'un parjure involontaire?.. Dévorant mes angoisses et le cœur plein d'orages, j'assisterai témoin passif à cet adultère de pensée?..

FRANTZ.

Guillaume...

GUILLAUME.

Invente un autre nom à cette situation maudite. Et qui te dit... qu'elle ne l'a pas appelé?...

FRANTZ, avec énergie.

Guillaume, non !.. Si elle a été imprudente, sa vertu l'absout, et votre pardon la relève.

GUILLAUME.

Ah ! tu crois encore à cette illusion qui m'a leurré un jour?.. Le pardon de l'époux, l'expiation de la femme?..

FRANTZ.

Eh bien ?

GUILLAUME.

Eh bien, la réalité cruelle est là, devant nous. Le fait brutal nous écrase et nous ramène à notre misère humaine... cet homme est entre nous. Il n'est plus ni oubli ni pardon. D'ailleurs, il est trop tard, ce duel rend tout irréparable !.. Si j'en sors vivant, dans une heure, je pars.

FRANTZ.

Guillaume, prenez garde !...

GUILLAUME, avec décision.

Frantz, depuis un mois j'ai creusé cette pensée. Je suis résolu. Dans un instant, je vais avoir un dernier entretien avec Tamara...

FRANTZ.

Je vous dis, moi, qu'elle ne consentira pas...

GUILLAUME, apercevant Tamara.

La voici... tais-toi.

TAMARA, elle entre vivement, radieuse, animée, le visage rayonnant d'une exaltation fiévreuse.

Guillaume. (Apercevant Frantz, elle s'arrête.) Ah ! vous êtes là, Frantz ? Jacqueline vous appelle.

FRANTZ.

Merci, je la rejoins. (A Guillaume à mi-voix.) Du courage, moi j'espère.

GUILLAUME, de même lui montrant Tamara.

Tu espères?.. Tiens, regarde cette joie, cet éclat qui l'animent... Elle sait qu'il est ici... Elle l'a vu peut-être !

FRANTZ.

Guillaume...

GUILLAUME.

Va ! va !

SCÈNE VIII

GUILLAUME, TAMARA.

TAMARA, mettant une mante.

Guillaume, je vais au village... ne veux-tu pas m'accompagner ?

GUILLAUME.

Au village ?

TAMARA.

Oui... à la ferme. Le docteur qui est là vient de me prier d'aller voir la fille de Jérôme.

GUILLAUME, l'observant.

Ah !.. tu vas à la ferme.

TAMARA, souriante et doucement troublée sous le regard de Guillaume.

Comme tu me regardes.

GUILLAUME.

Je regarde ce rayonnement de bonheur qui illumine ton front... et que tu ne sais pas me cacher.

TAMARA, avec effusion.

Ah ! Guillaume !

GUILLAUME, l'arrêtant, avec froideur.

Sais-tu... qui est en ce moment à la ferme ?

TAMARA.

Qui donc ?.. Tu m'effraies. Parle.

GUILLAUME.

Michel.

TAMARA, avec indignation.

Michel !.. Il a osé ?

Elle retire précipitamment sa mante et la jette sur le divan.

GUILLAUME.

Tu l'ignorais ?

TAMARA.

Faut-il donc que je te le dise ?.. Tu l'as vu ?

GUILLAUME.

Oui.

TAMARA.

Guillaume, songe que je mourrais de ta mort !

GUILLAUME, avec amertume.

Et de la sienne ?

TAMARA, frappée au cœur.

Ah ! tu es bien cruel !

GUILLAUME, se calmant.

Oui, j'ai tort, pardonne-moi et écoute, car Dieu m'est témoin que je vais te parler du fond de mon âme, sans colère, et sans reproche.

TAMARA.

Je t'écoute...

GUILLAUME.

Ce qui est arrivé... je l'avais prévu... Je ne t'accuse pas... Tu as été loyale en me confiant le péril, en faisant appel à moi pour nous sauver...

TAMARA.

Guillaume !...

GUILLAUME.

Oh! laisse-moi parler, pendant que j'en ai le courage. Il faut qu'aujourd'hui notre sort se décide...

TAMARA.

Tu veux partir, me quitter!.. je le devine, je le sens!..

GUILLAUME.

Eh bien!.. est-ce que cette idée ne t'est pas déjà venue à toi?

TAMARA.

Nous séparer?... Tu ne m'aimes donc plus?

GUILLAUME, se détournant.

Épargne-moi ces questions.

TAMARA.

Guillaume, je vois tes larmes!.. (Le saisissant dans ses bras.) Ah! tu vois bien que tu m'aimes encore... et que tu me maudirais!

GUILLAUME.

Mais laisse-moi donc mon courage!

TAMARA, avec une explosion de tendresse.

Ton courage?.. Ah! pauvre cœur brisé... Oui, appelle-le à ton aide pour supporter l'immense joie que je t'apportais... Tu me fais libre?.. eh bien, j'accepte cette liberté.

GUILLAUME.

Tamara...

TAMARA.

Ah! laisse-moi parler à mon tour... J'ai écouté tes paroles cruelles, en tressaillant de bonheur; car, après ton immolation sublime, je te défie de douter encore si je te dis que je suis fière d'être ta femme.

GUILLAUME.

Que dis-tu?

TAMARA.

Je ne crains plus tes soupçons, ni ta jalousie, ni les amers souvenirs... Ce matin, tu demandai sun miracle qui te rendit la foi... eh bien, ce miracle, Dieu me l'avait accordé et je n'osais te le dire, tremblante d'être le jouet d'une erreur.

GUILLAUME.

Un miracle ?

TAMARA.

Mais regarde-moi donc !.. Ne t'expliques-tu donc pas cette transfiguration de toutmon être, et cette ivresse qui m'inonde?.. Guillaume, j'ai pu être ingrate... insensée, je ne me souviens plus... car Dieu a fait descendre en mon âme cet ineffable amour qui purifie et protége... un ange désormais me garde.

GUILLAUME, éperdu.

Grand Dieu ! .. je n'ose te comprendre.

TAMARA.

Tu ne croyais plus à l'épouse imprudente et folle... mais douterais-tu... de la mère de ton enfant?..

GUILLAUME.

Tamara, mon enfant ! Est-ce vrai ?

Il la prend dans ses bras.

TAMARA, avec un mouvement pudique et lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi !

Elle cache son visage dans le sein de Guillaume.

GUILLAUME.

Mais c'est un rêve !...

TAMARA.

Non... le rêve, c'était le vain trouble de mes souvenirs !.. Je commence une vie nouvelle, un nouvel amour que j'ignorais... Je suis ta femme, j'ai deux âmes pour te chérir... Et maintenant, si tu doutes encore, défends-moi, défends notre bonheur, défends ta dignité...

GUILLAUME.

Que dis-tu ?

TAMARA, avec une énergie farouche.

Michel est ici... va te battre !

GUILLAUME, avec élan.

Ah ! tu es un ange ! et je t'adore !

JACQUELINE, paraissant et s'arrêtant sur le seuil à la vue de Guillaume et de Tamara embrassés.

Hum ! hum !.. Je vous dérange ?

GUILLAUME, lui tendant la main.

Jacqueline !... Ah ! viens et apprends...

JACQUELINE, l'interrompant.

Je sais... j'étais là quand le docteur a annoncé que je vais être marraine.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA PRINCESSE, MICHEL, et FRANTZ.

LA PRINCESSE, entrant avec Michel

J'ai découvert mon voleur aux escalades et je l'amène.

TAMARA, apercevant Michel.

Michel !.. Vous osez m'insulter par votre présence !...

JACQUELINE, à mi-voix à la princesse.

Mon Dieu !

LA PRINCESSE, de même.

Ne craignez rien... je lui ai parlé, il sait tout !

GUILLAUME à Michel.

Vous deviez m'attendre, monsieur.

LA PRINCESSE.

Guillaume !...

MICHEL, avec calme.

Laissez parler M. de Chandor, princesse, ce sera l'expiation.

GUILLAUME.

Quoi ?

MICHEL.

Je suis soldat, monsieur, et je vous demande humblement pardon d'un égarement de ma raison... Et Je m'incline devant celle dont j'ai outragé la pureté.

TAMARA.

Michel, relevez-vous, je ne me souviens plus.

MICHEL, à Guillaume.

Êtes-vous satisfait, monsieur ?

58

GUILLAUME, fait un mouvement, Tamara l'arrête.

Oui. Adieu...

Michel s'incline et sort lentement.

LA PRINCESSE, le regardant partir.

Maintenant, je le marierai, ou j'y perdrai mon nom.

TAMARA, à Guillaume et lui tendant la main.

Me crois-tu sauvée maintenant ?

Guillaume la prend dans ses bras.

JACQUELINE, à l'écart à Frantz en le menaçant du doigt.

Toi... si jamais tu me soupçonnais.

FRANTZ, avec bonhomie et d'un air étonné.

Te soupçonner ?... de quoi ?

JACQUELINE.

Je ne sais pas... mais c'est égal, tremble !

Tamara, Guillaume, Michel, la princesse, Jacqueline et Frantz.

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

260114

TAMARA

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

25

PAR

MARIO UCHARD

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

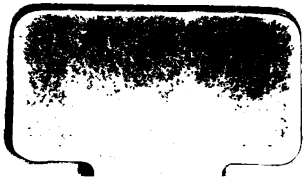
MDCCCLXX

Prix : 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGL.

Claudie, drame en 3 actes..... 1 »
Le Mariage de Victorine, com. en 3 a.. 1 »
José Maria, opéra comique en 3 actes.. 1 »
Les Don Juan de village, com. en 3 actes. 2 »
Le Lis du Japon, comédie en 1 acte... 1 »
Le Maître de la Maison, com. en 5 actes. 2 »
L'Amour d'une ingénue, com. en 1 acte.. 1 »
Le Sorcier, opéra comique en 1 acte.... 1 »
Nos bons Villageois, com. en 5 actes... 2 »
Les Amours de Paris, dr. en 5 actes... 2 »
La Vipérine, opérette en 1 acte..... 1 »
La Conjuration d'Amboise, dr. en 5 a. 2 »
Gredin de Pigoche, opérette en 1 acte. 1 »
La Vie parisienne, pièce en 5 actes.... 2 »
Les Deux Sourds, comédie en 1 acte... 1 »
Les Chaînes de fleurs, com. en 1 acte... 1 »
Nos bonnes Villageoises, parod. 2 actes. 1 »
Mignon, opéra comique en 3 actes..... 1 »
Le Freischutz, op. fant. en 3 actes..... 1 »
Mauprat, drame en 5 actes..... 1 »
Flaminio, comédie en 4 actes..... 1 »
Les Thugs à Paris, revue en 3 actes... 1 50
Les Trois Curiaces, com. en 1 acte... 1 »
Maison neuve, comédie en 5 actes..... 2 »
La Reine Cotillon, drame en 5 actes.... 2 »
La Duchesse de Montemayor, dr. en 5 a. 2 »
Le Cas de Conscience, com. en 1 acte.. 1 »
Toby le Boiteux, drame en 5 actes..... » 50
Les Légendes de Gavarni, pièce en 3 a. 1 50
La Vie de Garnison, com.-vaud. en 2 a. 1 50
Maxwell, drame en 5 actes..... 2 »
Le Royaume de la Bêtise, fant. en 4 a.. » 50
Sardanapale, opéra en 3 actes..... 1 »
Les Brebis galeuses, com. en 4 actes .. 2 »
Galilée, drame en 3 actes..... 4 »
Les Idées de Mme Aubray, com. en 4 a. 2 »
Madame Pat[illegible]médie en 1 acte... 1 »
Roméo et Juli[illegible]péra de *Gounod*... 1 »
La Gr. Duch. de Gerolstein, op. bouffe 3 a. 2 »
Il ne faut pas courir 2 liév. à la fois, prov. 1 »
Les Deux Jeunesses, com. en 2 actes... 1 50
Les Roses jaunes, comédie en 1 acte.... 1 »
Le Père Gachette, drame en 5 actes.... 2 »
La Cravate blanche, com. en 1 acte.... 1 »
Le Casseur de pierres, dr. en 5 actes.. » 50
La Puce à l'oreille, com.-vaud. en 1 a.. 1 »
La Vertu de ma Femme, com. en 1 acte. 1 »
Tout pour les Dames, com. en 1 acte.. 1 »
Albertine de Merris, com. en 3 actes... 1 50
Les Bleuets, opéra com. en 3 actes..... 1 »
L'homme masqué et le Sanglier de Bougival, folie..... 1 »
Roman d'une honnête Femme, com. 3 a. 2 »
Robinson Crusoë, op. com. en 3 actes... 1 »
Miss Suzanne, comédie en 4 actes..... 2 »
Le Frère aîné, drame en 1 acte..... 1 »
Madame Desroches, comédie en 4 actes. 4 »

Le comte Jacques, com. en 3 a. et en v. 2
Geneviève de Brabant, op. bouffe en 3 a. 1 50
Un jour de déménagement, vaud. en 1 a. 1 »
Un voyage autour du demi-monde, v. 5 a. 1 50
La Jolie fille de Perth, op. com. en 3 a. 1 »
Didier, drame en 3 actes..... 1 50
Paul Forestier, com. en 4 a. et en vers. 4 »
Le Crime de Faverne, dr. en 5 actes.. 2 »
Le Papa du prix d'honneur, com. en 4 a. 2 »
Molière, drame en 5 actes..... 1 50
Un Coup de bourse, com. en 5 actes... 2 »
Comme elles sont toutes, com. en 1 a.. 1 »
Hamlet, opéra en 5 actes..... 1 »
Un Baiser anonyme, com. en 1 acte... 1 »
Les Grandes demoiselles, com. en 1 a. 1 »
L'élixir de Cornélius, opérette en 1 a.. 1 »
La Revanche d'Iris, com. en 1 a. en v.. 1 »
Nos Ancêtres, dr. en 5 a. en vers..... 2 »
Le Roi Lear, drame en 5 actes, en vers 2 »
Le Régiment qui passe, comédie en 1 a. 1 »
Cent mille fr. et ma fille, vaud. en 4 a. » 50
Le Zouave est en bas! pochade en 1 a. 1 »
Le Château à Toto, op. bouffe en 3 a. 2 »
Le Pont des Soupirs, op. bouffe en 4 a. 2 »
La Loterie du mariage, com. 2 a. en v. 1 50
Le Coq de Micylle, com. en 2 a. en v.. 1 50
La Czarine, drame en 5 actes..... 2 »
Les Orphelins de Venise, dr. en 5 a. . 2 »
L'abîme, drame en 5 actes,..... 2 »
Les Amendes de Timothée, com. en 1 a.. 1 »
Une Journée de Diderot, com. en 1 a . 1 »
Garde-toi, je me garde, com. en 1 a,.. 1 »
Agamemnon, tragédie en 5 actes..... 1 50
La Bohème d'Argent, drame en 5 a.... » 50
Les Souliers de Bal, comédie en 1 acte. 1 »
Les Maris sont esclaves, com. en 3 a... 1 50
La Vie privée, vaudeville en 1 acte... 1 »
Fanny Lear, comédie en 5 actes..... 2 »
Une Eclipse de lune, vaud. en 1 acte. 1 »
Madame est couchée, com. en 1 acte.. 1 »
Le Lys de la Vallée, com. en 3 actes.. 1 50
Indiana et Charlemagne, vaud. en 1 a. 1 »
Les Premières armes de Richélieu, c. 2 a. 1 50
Paris ventre à terre, com. fant. en 3 a.. 2 »
A deux de jeu, comédie en 1 acte..... 1 50
Nos Enfants, drame en 5 actes..... 2 »
Les Croqueuses de pommes, opér. 5 a. 2 »
Cadio, drame en 5 actes..... 2 »
La Péricholé, opéra bouffe en 2 actes.. 2 »
Où l'on va, comédie en 3 actes..... 2 »
Le Sacrilége, drame en 5 actes..... 2 »
Le Bouquet, comédie en 1 acte..... 1 »
Suzanne et les deux vieillards, com, 1 a. 1 50
Madame de Chamblay, drame en 5 a.. 2 »
Le Drame de la rue de la Paix, dr. 5 a, 2 »
Le Monde où l'on s'amuse, com. 1 a... 1 »
L'Enfant prodigue, com. en 4 actes... 2 »

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE